

Pourquoi Pas?

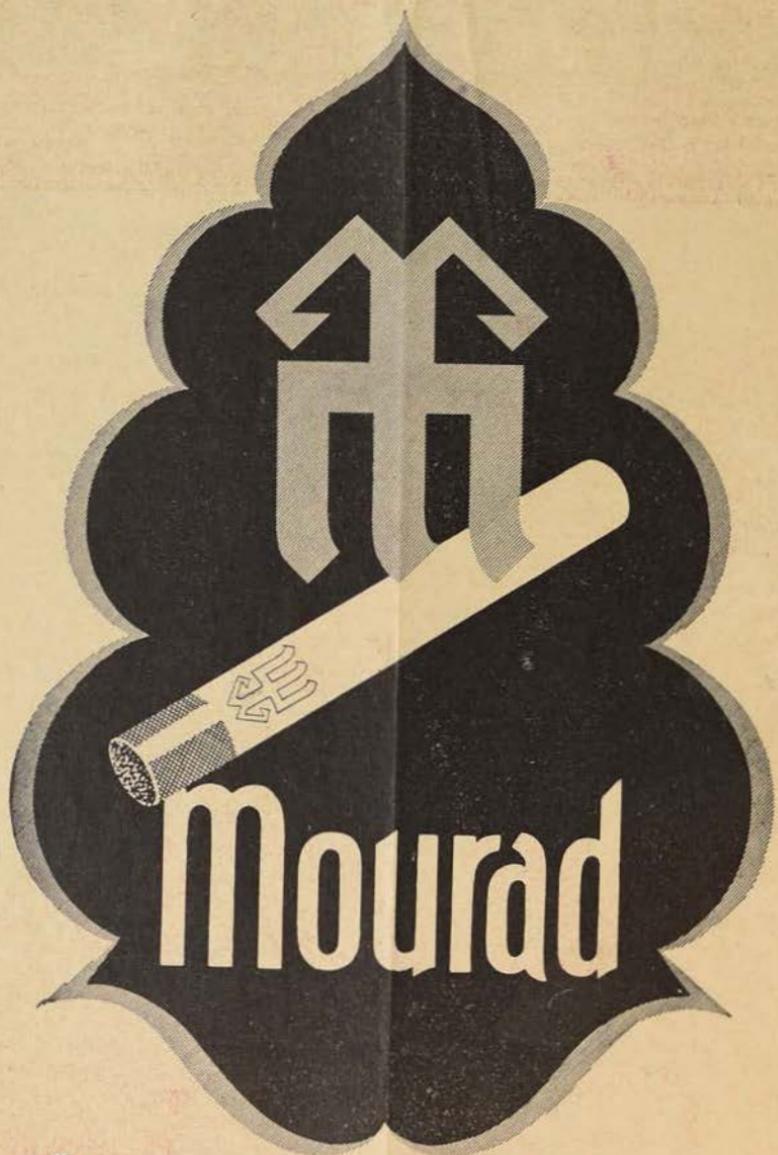
GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



VANDEMEULEBROUCKE

Général de la milice rouge



„Douce comme un matin d'Orient“

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Colin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS			Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N°s 187.83 et 293.03
	Un An	6 Mois	3 Mois	
Belgique	42.50	21.50	11.00	
Congo et Etranger	51.00	26.00	13.50	

VANDEMEULEBROUCKE

Nous avons tenté naguère d'introniser comme généralissime des milices rouges notre vieil ami Jules Lekeu. Son éloquence, sa prescience et son prestige nous semblaient le désigner à ce rôle. Nous le voyions déjà à cheval tel le général Rossignol ou le général Henriot précédant les cohortes de la démocratie et les légions du socialisme. Mais force nous est d'avouer que cela n'a pas pris. Au sein du parti, on trouve que Lekeu est mieux fait pour chanter le Forgeron de la Paix que ce nouvel hymne des jeunes gardes révolutionnaires où l'on parle si congrument d'étripier les bourgeois et qui remplace, paraît-il, l'Internationale. Le Carnot de nos milices rouges, c'est De Brouckère; leur général, leur Bonaparte, c'est Vandemeulebroucke.

Célébrons donc aujourd'hui le général Vandemeulebroucke, inventeur du gourdin pour députés. Ce fils de la cité des Artevelde — comme Anseele et le général Keestens — est prêt à mener les milices rouges comme Philippe Van Artevelde mena les Chaperons blancs. Rempart de la démocratie, il a droit à notre curiosité sinon à notre respect; en ce temps d'inquiétudes et de pagaye, tant de gens font appel, inconsidérément d'ailleurs, à la trique, qu'ils se résigneraient même à la trique socialiste, persuadés qu'ils sont, qu'à l'usage elle deviendrait bien vite réactionnaire.

Comme l'homme du Destin, Vandemeulebroucke s'est imposé. Il s'est imposé par un de ces gestes symboliques dont M. Herriot, autre grand homme de la démocratie, a donné l'exemple; il s'est imposé par cette distribution de matraques qui comptera dans notre histoire parlementaire. Ce jour-là, ceux de nos députés qui se croyaient menacés par les sicaires de Pierre Nothomb comprirent qu'ils étaient défendus: ils avaient l'Homme.

???

Ce Vandemeulebroucke a d'ailleurs un passé mi-

litaire; la biographie de cet antimilitariste professionnel ressemble en partie à celle de ces brillants généraux dont nous offrons parfois le portrait à nos lecteurs; ce sont des états de service.

Comme beaucoup de grands hommes et notamment comme beaucoup de généraux célèbres, Vandemeulebroucke se trouva dans l'obligation de gagner sa vie à l'âge de la toupie et du saute-mouton. A 11 ans, il était apprenti typographe: il était « gamin », comme on dit dans les ateliers bruxellois, c'est-à-dire qu'il faisait les courses, apprenait de quel poids les faialités économiques pèsent sur les épaules d'un pauvre gosse, en tremblant devant le chef d'atelier, et s'initiait au métier à ses moments perdus. Heureusement, le Vooruit lui offrait le moyen de s'évader vers une vie supérieure: la vie politique. Il est assidu aux réunions et lit *Le Peuple*, il potasse la doctrine, il parle dans les réunions et, à 18 ans, il est secrétaire des jeunes gardes socialistes. Bourgeois, souriez, si, quand vous étiez à l'Athénée, vous n'avez jamais chanté: « Vive Janson, la digue digue digue. Vive Janson, la digue digue don » ou « A bas Malou, à bas Malou, il faut le pendre avec la corde au cou ».

Vint le service militaire. Vandemeulebroucke commence par faire son devoir de jeune garde socialiste: il collabore au Conscrit, De Loteling et à La Caserne. Articles antimilitaristes, excitation des militaires à la désobéissance; il est poursuivi et acquitté par la Cour d'assises de Gand.

Vint la guerre. Vandemeulebroucke fait son devoir de milicien belge. Et comment! Il se passe alors chez notre héros ce qui s'est passé en 1914 chez beaucoup d'antimilitaristes de cette génération. Il prend l'agression allemande comme une injure personnelle. « Ah! ils l'ont trompé ces sales Boches, ah! la Soziale Demokratie a manqué à son devoir et à

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX
Colliers, Perles, Brillants
PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT - MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000

Réserves : Fr. 15,500,000

SIEGES :

ANVERS, 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

175 AGENCES EN BELGIQUE

Succursale à Brux., 39, rue du Fossé-aux-Loups

BUREAUX DE QUARTIER A BRUXELLES :

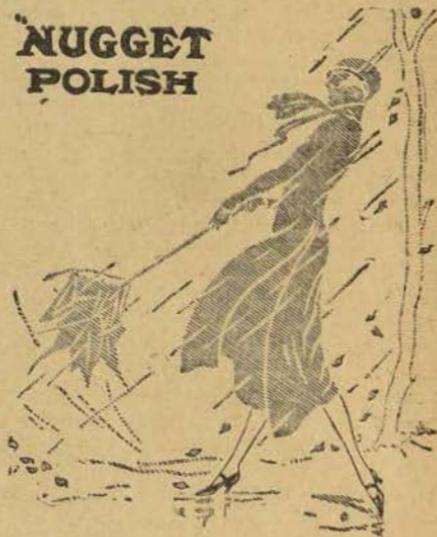
- Bureau A Boulevard Maurice Lemonnier, 223-225, Bruxelles
- B Chaussée de Gand, 87, Molenbeek
- C Paris St-Sergis, 1, Schaerbeek
- D Avenue d'Auderghem, 148, Etterbeek
- E Rue Xavier de Beun, 45, Uxelles
- H Rue Marie-Christine, 232, Lachen
- J Place Liedts, 26, Schaerbeek
- K Avenue de Terurenen, 8-10, Etterbeek
- L Avenue Paul De Jaer, 1, St-Gilles
- M Rue du Bailli, 80, Ixelles
- R Chaussée d'Ixelles, 8-10, Ixelles
- S Rue Ropsy Chaudron, 55, Cureghem-Anderlecht
- T Place du Grand-Sablon, 46, Bruxelles
- U Place St-Josse, 11, St-Josse
- V Place du Cardinal Mercier, 40, Jette
- W Chaussée de Wavre, 1662, Auderghem
- Y Place Ste-Croix, Ixelles

FILIALES

A Paris : 20, rue de la Paix

A Luxembourg, 55, boulevard Royal

NUGGET POLISH



SOLEIL, PLUIE OU NEIGE
TOUJOURS « NUGGET » VOUS PROTÈGE

Dancing SAINT-SAUVEUR
le plus beau du monde

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES
Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

es promesses! Eh bien! il va leur en cuire à ces cochons! Ce sont les socialistes, à qui ils ont menti, et leur taperont le plus durement sur le blair. Et puis, cette guerre sera la dernière guerre. Une fois le militarisme prussien abattu, tous les peuples embrasseront. » Ah! le beau rêve qui valut ce que valent les rêves!

Vandemeulebroucke part donc pour la guerre dans les sentiments d'un soldat de l'an II. Appartenant à la réserve, il demande à passer dans l'active. On prend part à toutes les expéditions de pionniers et de pontonniers cyclistes. A la bataille de Haelen, il s'élança sous le feu au secours de son capitaine grièvement blessé et lui sauve la vie en recevant lui-même une assez sérieuse blessure. Un peu plus tard, en plein territoire occupé par les Allemands, il fait sauter à la dynamite la voie du chemin de fer entre Louvain et Tirlemont, ce qui lui vaut sa première citation. Succès oblige: il accepte une autre mission, mais plus dangereuse. Toujours en traversant les lignes allemandes, cette fois en compagnie du commandant Cambron, aujourd'hui colonel, il s'en va détruire le chemin de fer Hasselt-Tongres-Maeseyck, ce qui lui vaut d'être nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

Et la guerre continue: c'est le siège d'Anvers, l'Yser, la campagne de libération. L'antimilitariste Vandemeulebroucke est un soldat exemplaire. Il a huit chevrons de front, deux citations à l'ordre du jour de l'armée, une citation à l'ordre du jour de la division, deux citations à l'ordre du jour du régiment et naturellement toutes les décorations militaires. Ah! si cet as des jass avait voulu devenir officier!...

Mais ce fut l'erreur de beaucoup de braves gens et surtout de beaucoup d'officiers que de s'imaginer que ces antimilitaristes d'éducation et d'origine qui s'étaient révélés de tempérament guerrier pendant les heures tragiques allaient rentrer au bercail du respect et de la discipline. Braves soldats disciplinés et fidèles à l'heure du danger, ils redevinrent tous « mauvaise tête » après l'armistice. Il n'y eût eu qu'un moyen de les convertir au militarisme: c'était de les nommer généraux. Et encore...

???

Notre Vandemeulebroucke, en tous cas, n'avait aucune envie de devenir général. Peut-être avait-il le pressentiment qu'il deviendrait un jour général rouge. Aussitôt démobilisé, il reprit le harnais du militant socialiste et il devint député, ce qui, pour un « militant » équivalait à peu près au grade de général.

Et jusqu'au geste symbolique des matraques ce fut un député comme un autre. Socialiste discipliné, il ne rira jamais dans le rang. Il ne lui arrivera jamais de coqueter ni avec les nationalistes ni avec les communistes. Il votera toujours comme le patron commande de voter. Ce qui prouve que la discipline qu'on apprend au régiment n'est pas un vain mot. Bon diable, d'ailleurs, et jouissant à la Chambre

même parmi ses adversaires de cette sympathie qu'on ne marchandait pas encore à ceux qui ont bravement combattu pendant la guerre; c'est une force dans le pacifisme international de pouvoir dire qu'on n'est pas devenu pacifiste par peur des coups. Ça lui faisait une manière de popularité, mais il passait assez inaperçu quand son initiative de gourdin l'a brusquement mis en valeur. Il est maintenant le pacifiste au gourdin. L'homme qui a trouvé la formule: sois pacifiste, ou sinon je te casse la g... C'est une originalité qui en veut bien une autre.

Après cela, il y a des gens qui vous diront qu'il ne suffit pas d'avoir été un brave soldat pour devenir un législateur, que pour siéger dans un Parlement il vaut mieux avoir des idées que des impulsions, que le jeu des matraques et des milices rouges est un jeu bien dangereux parce que les communistes s'empareront tôt ou tard de ces formations révolutionnaires où ils trouveront un excellent terrain d'action, que les discours de notre général rouge manquent généralement de forme autant que de fond et que la fameuse éloquence de Cambron est d'un emploi limité. Mais ces propos sentent le réactionnaire d'une lieue...

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.



sous forme d'oraison

Ce Petit Pain ne va pas directement à son objet, qui serait l'Onclé Jonathan lui-même. Il ne pourrait l'atteindre que par voie de ricochet, après avoir touché le parvis du ciel, auquel, d'ici, nous l'envoyons directement. Voici donc une oraison qui, pour n'avoir pas jusqu'ici l'approbation de l'archevêque de Malines et de N.V. SS. les évêques de Belgique, nous semble se formuler toute seule et spontanément dans l'âme ingénue du Belge moyen.

Seigneur, vous qui siègez là-haut et contemplez avec sérénité les vaines agitations des hommes, nous vous certifions que ni la méchanceté, ni l'envie ne siègent dans nos cœurs. Je suis, moi, le Belge moyen, un brave homme très satisfait d'être Belge. A condition que le monde me laissât la paix, j'aimais à peu près également

toutes les nations du monde, sauf quelques petites préférences de-ci, de-là, qui sont, n'est-ce pas, bien légitimes? J'étais bon Européen, faisant volontiers des affaires un peu partout dans cette Europe où j'étais bienvenu, parce que j'étais débonnaire, travailleur, fidèle aux conventions.

Vous savez, Seigneur, ce qui m'advint : un voisin envahit ma maison pour la piller. Il avait un coutelet dans les dents, un poignard d'une main, un fusil de l'autre, des grenades à sa ceinture et des lance-flammes je ne sais où. Il brûla ma maison, il tua mes proches, il éparilla mon mobilier aux quatre coins du ciel en fumée ou en débris. Dans ma confiance, qu'on peut appeler naïveté, je m'étais mal préparé à me défendre contre le bandit. Je fis ce que je pus, vous en fîtes témoin. J'appelai au secours. Des gens répondirent à mon appel. Il y en a à qui j'ai gardé une gratitude complète et qui, d'ailleurs, eux-mêmes, se montrent parfaitement reconnaissants de ce que, défendant mon seuil, j'ai défendu implicitement le leur.

Mais, pendant cette guerre, il y en eut que j'acclamais d'une façon toute spéciale, parce qu'il me paraissait que leur désintéressement à eux était complet; c'est parce qu'ils venaient à mon secours, de si loin! Vraiment, n'était-ce pas la seule bienveillance qui les guidait? La bonté de leurs âmes les penchait sur le pauvre diable que j'étais en ce carrefour d'Europe. Et que de gentilleses! On trouve encore dans ma maison, de ces sacs avec des dessins emblématiques; on y trouverait même des petits drapeaux, des témoignages naifs de toute une gratitude que j'avais voulu vouer à l'Amérique. Celle-là, c'était la bonne fée entre toutes. Et comme je mangeais sa toréline, sa margarine, son riz avarié, avec une reconnaissance extraordinaire! Tout cela me paraissait bien succulent et de premier ordre, car cela avait le condiment de la bonté et de la charité. Hélas! j'ai dû déchanter. On m'a réclamé le prix de toute cette charité — et le prix fort, je vous prie de le croire.

Voyez-vous, si on nous avait dit, pendant la guerre: « L'Amérique vous fait crédit, tout simplement crédit », nous lui aurions encore été très reconnaissants; c'était déjà très bien de faire crédit à de si pauvres diables. Mais on ne nous a pas parlé ainsi, et nous avons cru qu'on nous donnait et qu'on nous admirait autant qu'on nous aimait. Pour tout dire, on nous a escroqué une gratitude explosive exceptionnelle, telle qu'aucun peuple n'en avait jamais eu vis-à-vis d'un autre. Il n'est pas un homme dont le nom ait retenti dans le cœur des hommes comme celui de Wilson. Il n'est pas un peuple qui ait été adoré — oui, adoré — comme le peuple des Etats-Unis. Allions-nous au delà de ce qu'on doit de gratitude? Peut-être. Mais nous voulions payer cent fois, mille fois, par cette gloire, par cette adulation, par cette adoration, tout ce qui était fait si gratuitement, pensions-nous, pour nous. Ce n'était pas gratuit. Maintenant, il faut payer.

Nous avons adressé nos remerciements à quelqu'un qui ne les méritait pas, qui ne les désirait pas, qui désire simplement être payé. Et à quel prix! Et à quel taux! Et ce n'est pas seulement nos remerciements qu'on nous a escroqués: on peut bien dire qu'on nous a escroqué tout ce qu'on nous réclame, puisque la guerre fut commune, puisque l'intérêt des Etats-Unis était de faire la guerre comme nous, et que les Etats-Unis avaient eu cette ruse de nous laisser faire deux ans et demi avant d'entrer dans la danse. Pendant que nos soldats mouraient, eux vivaient; ils n'arrivèrent qu'à la fin et eurent donc un minimum de risques. Tant d'injustice, malgré la platitude de nos gouvernements, est entrée dans nos cœurs, et c'est pourquoi, malgré nous, Seigneur, et malgré que nous soyons bons, voici que des voix s'élèvent en nous: Ah! si l'arrivait un choléra merveilleux dévastant les

Etats-Unis, de New-York à San-Francisco! Ah! si l' peste ravageait ce pays, du Canada au Mexique! Ah! si les Japonais l'envahissaient en brûlant toutes ses villes! Ah! si quelque tremblement de terre le mettait sans dessus dessous! S'il était pauvre, si ses habitants étaient réduits à l'état de mendiants, si Chicago subissait le sort de Louvain, si on fusillait les gens de New-York comme ceux de Malines, nous vous attestons, Seigneur, que, dans la bonté de notre âme, nous ferions tout ce que nous pourrions pour ces pauvres gens des Etats-Unis. Mais pouvons-nous nous empêcher de penser que si les Etats-Unis croulaient demain au fond de la mer, notre peuple nous, nos enfants et les enfants de nos enfants serions débarrassés d'une suggestion impérieuse, serions relâchés d'une servitude comme n'en connurent que, seuls, les peuples de l'antiquité?



Nos gouvernants, qui ont été en Amérique et qui ont traité pour nous, qui revinrent en faisant la roue et les malins, en disant qu'ils ont obtenu les meilleures conditions du monde, sur eux individuellement tout cela ne pèsera pas très lourd. Mais moi, le Belge moyen, je sais que sur mes gains, il faut prélever une part pour payer l'Amérique et qu'il en sera ainsi pour mes enfants et les enfants de mes enfants pendant soixante-deux ans! Il y a une hypothèque sur tous mes biens. Mes terres, ma maison, mon mobilier, plus rien n'est à moi. Ce que je conçois n'est pas à mon bénéfice ou à celui de ma patrie exclusivement. Quand je vends, une main crochue passe derrière moi et perçoit une partie de la recette. Comment voulez-vous, Seigneur, que, si bon que je sois, je ne pense pas à ce que la destruction de l'Amérique me rapporterait? Je vous en prie, Seigneur, éloignez de nous ces funestes pensées et faites que nous soyons bons et désintéressés, même si nous sommes poires, que nous soyons des Belges et non des Américains.

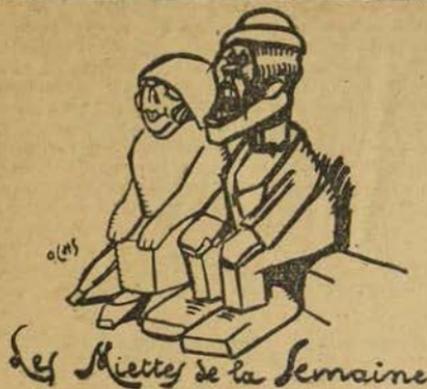
Pourquoi Pas ?

Pour les fines lingers.

Les fines lingers courent souvent grand danger de s'abîmer au lavage. Vous pouvez écarter ce risque et laver les tissus les plus délicats, sans en abîmer un seul fil, en n'employant que



Ne rétrécit pas les laines.



Enfin !

« Tout arrive, disait Frédéric II, mais généralement plus tard que nous ne l'avons prévu et désiré ». Le gouvernement, sous la pression de l'opinion publique et dans la nécessité de mettre fin à un désertin qui menaçait de devenir dangereux, se décide à gouverner. Il nous donne un dictateur légal : le Roi. Il aurait pu plus mal choisir. La Chambre consent à se taire et à laisser travailler les ministres, parmi lesquels, tout de même, on compte quelques-uns de nos meilleurs hommes. Il y a bien eu quelque résistance chez les socialistes, mais M. Vandervelde, qui, lorsqu'il parvient à s'échapper de son doctrinarisme, est un véritable homme d'Etat, a su les persuader avec autorité.

Et il n'en a pas fallu davantage pour qu'à un courant de pessimisme qui menaçait d'emporter l'opinion aux pires folies, s'opposât un contre-courant salutaire. Avouons d'ailleurs que la déclaration de M. Jaspar était d'un ton excellent. Plus de bobards ministériels, l'affirmation d'une volonté ferme et d'un courage tranquille. Il n'y a qu'une chose à dire : pourvu que ça dure !

Pessimisme nécessaire

Il n'en a pas toujours été ainsi. Avant cette séance historique, on pouvait dire que M. Jaspar ne parlait pas, mais qu'il chantait ; il lançait des hymnes au ciel étoilé ou, tout au moins, au plafond de la salle des banquets. Ainsi, l'autre jour, au banquet des Chambres de commerce françaises ; ainsi, parlant aux membres de barreaux étrangers : « Messieurs, allez dire... » Et M. Jaspar était beau, tandis que Mirabeau était laid, quand il lançait aussi un « Allez dire ». Tout l'avantage esthétique est à M. Jaspar.

Mais allez dire... quoi ? Eh bien ! allez dire que tout va bien, car M. Jaspar estimait que tout va bien. Un autre disait : « Mes amis, ne tirez plus ; je suis ministre ». Soit ! M. Jaspar est optimiste. S'en suit-il que nous devons l'être aussi ? Longtemps, nous l'avons cru : l'optimisme, la confiance, la méthode Coué, tout cela se tenait. M. Coué est mort tout en disant : « Je vais de mieux en mieux » et nous nous méfions, et nous n'osons plus dire : « La Belgique va de mieux en mieux ». Même, à réfléchir, on s'aperçoit qu'il nous faudrait saupoudrer d'un peu de pessimisme nos repas et nos réflexions quotidiens.

Voyons ! pourquoi cela va-t-il mal ? Pourquoi cela va-t-il de plus en plus mal ? Parce que nous dépensons, parce nous avons dépensé plus que nous n'avions. Economies, restrictions, la grande pénitence, voilà le programme qui s'impose. Mais à qui ? A la Bourgeoisie ? Hélas ! elle est, elle, au fond de la grande pénitence. Ne parlons pas des conquérants et des spéculateurs. Mais il y a ceux qu'on ap-

pelle pompeusement la classe ouvrière. C'est elle qui, détenant le plus grand nombre de bulletins de vote, est maitresse, parce que nous lui avons donné sottement ces bulletins de vote.

Or, l'ouvrier, lui, trouve que tout va bien, très bien. Il demande simplement que ça aille encore mieux. Peut-on lui en faire un reproche ? Non. Et cependant nous savons, nous tous, que ça ne peut pas continuer comme ça ; qu'aux augmentations de salaires succéderont des exaltations de la vie chère et qu'aux dépenses de l'Etat succédera l'inflation et ainsi de suite, jusqu'à la culbute. L'ouvrier est bien décidé à ne voir que l'heure présente et ses avantages et à maintenir ses conquêtes. Il faudrait lui expliquer que ça ne peut pas durer ; il faudrait qu'il devienne inquiet, pessimiste, si vous voulez, de façon à faire des concessions qui, peut-être, lui coûtant un supplément de travail, permettraient cependant qu'il maintint ses conquêtes légitimes, car il en fait de fichtrement légitimes, certes, et que la justice absolue doit lui maintenir. Pour arriver à ce résultat-là, un peu moins d'hymnes, un peu moins de fleurs, un peu moins de « ça va bien, ça va bien » nous paraît s'imposer.

On dirait que le gouvernement l'a compris.

DUPAIX, Tailleur, 1er ordre
27, rue du Fossé-aux-Loups

La monnaie saine

A mesure que le franc belge dégingole, il se répand dans le peuple un désir effréné de le remplacer par une monnaie de meilleur aloi. Et tous, artisans, couturiers, servantes, gagne-petits, dès qu'ils ont reçu en paiement de leur salaire les billets, petits ou gros, de notre Banque Nationale, se précipitent chez les agents de change pour les convertir en livres ou en dollars. Et peu à peu, chez les commerçants et dans les magasins, c'est en livres ou en dollars que l'on établit le prix de vente. Si cet affolement continue, Dieu sait où cela s'arrêtera. Et ce n'est pas le moyen d'améliorer notre situation financière et d'arriver à cette illusoire stabilisation que l'on nous fait espérer.

PIANOS BLUTHNER

Agence générale: 76, rue de Brabant, Bruxelles

On murmure

On murmure bien des choses, et notamment qu'une des causes de la dégingolade de notre franc, c'est que M. Caillaux a jeté sur le marché des paquets de francs belges. Il n'aurait fait que nous rendre ainsi la monnaie de notre pièce, car sous M. Janssen, notre gouvernement aurait, paraît-il, inondé le marché de francs français. S'il en est ainsi, M. Caillaux et M. Janssen seraient eu une politique aussi absurde l'un que l'autre. Nous avons, Belges et Français, également à nous plaindre de l'Angleterre, mais comme elle a le droit de triompher de nous, si nous passons notre temps à nous faire des niches pour lui complaire...

Un imbécile !!!

Il a été sévère, M. Caillaux. Comme on lui opposait l'exemple de la stabilisation tentée vainement en Belgique par M. Janssen, il a répondu :

« Me prenez-vous pour un imbécile ! »

C'est dur. Il est vrai que, depuis sa chute, le pauvre M. Janssen en a tant entendu qu'il pourrait dire : « C'est le coup de pied de l'âne !... »

Nous l'avions bien dit

Nous n'avons pas envie de jouer le rôle ingrat du magister de la fable. Que sert de déclarer à l'enfant qui se noie : « Je vous l'avais bien dit ! » Cependant, à l'heure où l'on s'aperçoit de plus en plus, dans le grand public, que notre sort est lié, par la force des choses, à celui de la France, et que bien des malheurs eussent été évités si nous avions fait avec la France une politique commune, il doit être permis de rappeler que c'est cette politique-là que nous avons toujours prêchée dans ce journal.

Il faut bien le rappeler, car l'heure est aux examens de conscience, depuis 1919, nos gouvernements n'ont jamais appuyé franchement et complètement la politique de la France. Quand on parlait d'union économique, les grands hommes qui nous dirigeaient répondaient : « Protectionnisme ! Libre-échange ! Gare à la vassalisation, à la « portugalisation » ! » Quand il était question de soutenir les thèses françaises dans les discussions interalliées, on vous répondait : « Le rôle historique de la Belgique est de servir d'union entre la France et l'Angleterre. Tenons la balance égale ».

La vérité, c'est que nos grands hommes, croyant à la supériorité des Anglo-Saxons — un des plus beaux bofards d'avant guerre — faisaient un raisonnement peu noble, mais « réaliste », comme on disait. Ils pensaient qu'en appuyant partout et toujours l'Angleterre dans la mesure où ils le pouvaient, sans trop heurter l'opinion publique, ils en obtiendraient des crédits. Quand l'Angleterre, grâce à nous et — il faut bien le dire — à la pusillanimité de certains ministres français, l'a décidé, nous emporté par l'abandon de la Ruhr, elle nous a proprement envoyés promener avec nos demandes de crédits.

Et maintenant, c'est la France qui en oblit, mais *vaie*. Joli résultat de la politique *réaliste* et spécifiquement belge, que l'on suit depuis quelque six ans !

Les trois âges de l'homme

On pourrait les définir par trois mots à euphonie semblable : gâteau, gâté, gâteaux. « Gâteau », c'est l'enfant... le pâtissier est son ami... Si l'homme a le bonheur de trouver épouse aimante et attentionnée, « gâté » sera le deuxième âge. N'insistons pas sur le troisième : c'est le eul qui n'est pas souhaitable. Connaissez-vous chose plus terrible que le sort de l'homme qui n'a pas balbutié le mot « gâteau » et que sa vie errante de femme à femme privé aussi du mot « gâté ». Prononcera-t-on l'autre mot son troisième âge? Ah!... il se défend... il se défend dramatiquement. Au seul de la vieillesse, Don Juan cynique fait frissonner... Le Cameo nous en donne un temple que peu de Bruxellois négligeront de voir.

a caisse de secours pour député

Les députés ont donc trouvé le moyen d'augmenter leurs pointements sans les augmenter tout en les augmentant. Le procédé est sans élégance.

Le traitement de nos représentants est tout à fait insultant, c'est incontestable, et il y a du pharisaïsme à prendre qu'ils doivent s'en contenter. A moins de revenir au système du mandat gratuit, il faut donner aux parlementaires une indemnité suffisante qui leur permette de concéder du moins la majeure partie de leur temps à leur métier de député. Mais jamais vous ne ferez admettre cela au public, qui ne peut concevoir que les mêmes gens qui imposent des restrictions à tout le monde commencent à augmenter leur propre traitement. Nos honorables, qui se sentent de plus en plus impopulaires, n'osent pas

aller contre ce sentiment. Ils ont peut-être raison, mais l'expédient qu'ils ont trouvé est vraiment inélegant.

La Chambre, réunie en comité secret, a donc voté un crédit de 225.000 francs, qui constituera un fonds de secours à la disposition des députés qui voudront y avoir recours. Vous verrez que les députés riches déclareront qu'ils ne veulent pas infliger à leurs collègues pauvres l'humiliation d'être seuls à exiger... la juste rémunération de leur effort. Et le tour sera joué. Et puis, combien y a-t-il de riches qui se croient riches ?

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE »
» DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

Toute personne ayant quelque chose

à acheter ou à demander est attirée invinciblement par la grâce rayonnante de la jeunesse Gestetnérienne.

Pfister, Brux.

La situation politique en France

Elle est très compliquée et très intéressante. Le ministre Briand-Caillaux a obtenu 22 voix de majorité. C'est peu, c'est très peu. Mais Bure fait observer, dans son *Avenir*, que Waldeck-Rousseau, dont le ministère fut un des plus longs de l'histoire parlementaire de la République, n'eut pour ses débuts, qu'une majorité de 15 voix. Il est vrai qu'il n'avait pas à demander les pleins pouvoirs...

Quoi qu'il en soit, M. Caillaux a obtenu cette faible majorité que par la peur du lendemain qui a saisi beaucoup de députés. Après Caillaux-Briand, qui ? quoi ? C'est ce point d'interrogation qui a sauvé le ministère.

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Bergval, 8, sa délicieuse Munich-Alsace et sa Silver-Pilsen.

Satisfaction garantie

Machine à écrire « Demontable ».
6, rue d'Assaut, à Bruxelles.

Hypothèse, combinaisons et complots

Pour les amateurs de comédie parlementaire, il y eut bien des scènes amusantes au cours de ce long débat, passionné sur lequel planait l'ombre de la banqueroute, notamment les applaudissements par lesquels les radicaux ont accueilli l'intervention de M. André Tardieu, qu'ils considéraient naguère comme leur pire ennemi. Les imaginations échauffées là-dessus des combinaisons et même de petits complots.

Les uns y voient les signes précurseurs d'une alliance Herriot-Tardieu. Les autres n'y trouvent qu'une simple manifestation d'hostilité à l'égard du cabinet. Ceux-ci ont raison et ceux-là n'ont pas tout à fait tort.

Il n'est point douteux que le discours de M. Tardieu a dégagé les hostilités latentes. C'est en vain que certains organes cartellistes essayent de faire honte aux radicaux-socialistes d'avoir applaudi le lieutenant de Clemenceau. Les mécontents — et ils sont légion — ne rougissent pas et paraissent plutôt satisfaits de se savoir si nombreux.

Quant aux causes de cette méfiance presque générale, elles sont variées et de qualités diverses. Les unes sont inspirées par le souci du bien général et les autres par l'ambition déçue. La peur de l'inconnu n'y est point non

plus étrangère. Au fond, personne n'attendait le ministre qui s'est présenté devant la Chambre : ni l'opposition ni la majorité ; ni les amis de M. Briand, ni les clients de M. Herriot, ni les admirateurs de M. Caillaux.

Au fond, ce parlement est désaxé et décrébré, comme disait Barrès de l'Assemblée du Panama.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Automobilistes

La vie augmente ; vous devez prendre soin de la carrosserie de votre voiture. Si vous la faites simonizer, non seulement elle sera immunisée contre les intempéries, mais son entretien deviendra très facile, le lavage étant supprimé.

Amenez-nous votre voiture le matin. Nous vous la rendrons le soir même.

Station de simonization, 91bis, rue Mercelis. T. 347.87.

La grande erreur de M. Briand

Il n'y a plus, à la Chambre française, que deux groupes homogènes et disciplinés, nous explique un de nos amis de Paris : l'Union républicaine démocratique et le Parti socialiste. Dans un remarquable article de l'*Echo de Paris*, M. Edouard Soulier a montré comment M. Louis Marin, en deux années, a mis sur pied un groupe parlementaire et un parti politique de combat. La cohésion de ce groupe est telle « que l'on s'est brisé les ongles à essayer de le diviser ». On a demandé ce qu'il pensait de cet article à un familier de M. Briand.

— C'est une erreur du patron, sa principale erreur, a-t-il répondu. Tout le monde l'avant surnommé le plus grand commun diviseur, Aristide a cru qu'il pouvait tout diviser pour régner. Il commence seulement à comprendre son erreur.

Quant aux radicaux-socialistes, ils sont plus que jamais désorientés. La Chambre entière se trouve désaxée. Il n'y a que deux majorités possibles : celle du cartel et celle du 12 juillet 1925. Pourquoi M. Briand, qui a maintes fois expérimenté la cohésion et la solidité de cette dernière majorité, lui a-t-il tourné le dos, d'une pirouette désinvolte pour se lancer dans les aventures ? Est-ce manque de clairvoyance ou, comme l'écrit M. Edouard Soulier, « un parti pris ardent et têtue contre les hommes qui ont mené l'opposition politique au cartel, l'opposition économique au collectivisme ? »

Ce Briand est plein de détours, de secrets et de surprises...

HUY. Pensionnat de 1er ordre. Ecole moyenne et athénée. Direct. : L. DELSAT.

Comme en Belgique

A la Chambre des députés français, tous les orateurs qui discutent autour du plan de rétablissement monétaire, intercalent une phrase pour dire : « Surtout, ne faisons pas comme en Belgique ! » Jadis, on parlait de la liberté « comme en Belgique ». Le « comme en Belgique » annonçait toujours, ou presque, un éloge. Grâce à ce calamiteux Janssen, voici que, désormais, le « comme en Belgique » n'est plus flatteur du tout. « Ne faisons pas la bête comme en Belgique !... Que la gaffe de la Belgique nous soit utile !... » Voilà ce qu'on dit, et ce n'est pas flatteur.

Singulière idée

Un M. de Rothschild avait voulu être député. Il le fut, tout au moins pendant deux ans et siège au Palais-Bourbon ; mais il n'était pas valide. Il vient d'être invalidé. Quelle singulière idée avait eu ce haut personnage ! Être Rothschild et vouloir être député ! Vraiment, le fournisseur d'idées de ce baron n'est pas très ingénieux ni très raisonnable, — car nous supposons bien qu'un baron rothschildien n'a pas d'idées personnelles et qu'il s'adresse à un fournisseur. Quoi qu'il en soit, voilà ce Rothschild mis à la porte du Palais-Bourbon. C'est un sursaut d'indignation de la Chambre, nous dit-on, qui l'expulsa. Ce sursaut d'indignation est bel et bon ; il fait plutôt rire. Mais, tout de même, pour les barons, c'est une fameuse leçon. Que, placés par la divine Providence ou par Jehovah sur des montagnes d'or, ils veuillent descendre dans la mare stagnante, c'est presque de la dépravation. Que, tout puissants et silencieux, ils veuillent devenir bavards, mendigots, agités et grotesques, c'est du vice. Espérons qu'on ne les y reprendra plus.

BENJAMIN COUPRIE

Sees portraits — Ses agrandissements

52, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 116.80

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux : 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Téléphone 605.78

Sus à la marine

On devait s'y attendre. Puisqu'il fallait faire des économies, c'est à la marine qu'on s'y est pris d'abord : réduction des crédits pour la marine de commerce, suppression de notre embryon de marine de guerre, ces quelques torpilleurs allemands qui nous ont été cédés par le traité de Versailles pour assurer la défense de nos côtes.

Notez que les économies sont plus apparentes que réelles. On projette de verser le personnel actuel dans des régiments. Fort bien. Mais ces marins devenus soldats de vront tout de même être nourris, logés, habillés — l khaki coûte aussi cher que le bleu-marine. Quant au matériel, si l'on n'a plus de crédits pour l'entretenir, il dépérira, et si on le vend, on le vendra au rabais. E puis, que devient la défense de notre côte, dont on a vu l'importance en 1914 ?

Ici apparaît l'arrière-pensée de quelqu'un de nos dirigeants, et non des moindres. La défense de nos côtes. Eh bien ! on la confiera à l'Angleterre.

Notez que la suppression de notre défense côtière implique la suppression de la mission navale française dont on a toujours cherché, dans nos sphères officielles, à saper la légitime influence. Il existe bien un certain accord militaire franco-belge, d'après lequel, si nous ne nous trompons, nous devons assurer nous-mêmes la défense de notre littoral, qui n'est — on l'a vu pendant la guerre — que la prolongement de la côte française. Ma on compte que la France, bonne fille, et d'ailleurs occupée de ses propres embarras, formera les yeux. Tu qu'on y est, pourquoi ne confierait-on pas toute notre défense nationale à l'Angleterre, histoire de faire des économies ? On ne parle de portugalisation que quand s'agit, pour nous, d'une entente avec la France !

PIANOS E. VAN DER ELST

76, rue de Brabant, Bruxelles
Grand choix de Pianos en location

Aplatissement

Quand comprendra-t-on que ces continuels aplatissements devant l'Angleterre constituent la plus sottise des politiques envers un peuple énergique et fier, comme le peuple anglais, un peuple sûr de son droit et qui ne respecte que l'adversaire ou le partenaire qui défend le sien ? Malheureusement, nous avons maintenant pour chef d'état-major le colonel Gillet, homme de talent d'ailleurs, mais convaincu que la supériorité des Anglo-Saxons est inscrite dans les astres dans le nombre des marches de la pyramide de Chéops.

LA PANNE-SUR-MER

Hôtel Continental

Le meilleur

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

L'animal triste

Alors, le 11 juillet, on a encore une fois brandi le « goendendag ». Mais le romantisme n'y est plus. Le lion de Flandre a beau étirer ses griffes et tendre la langue sur les drapeaux jaunes, *quarens quem devoret*, c'est devenu un animal triste, un animal politique, comme dirait Aristote, qu'inquiète la baisse du franc et que les questions économiques à l'ordre du jour rendent mélancolique. Il n'en est peut-être devenu que plus dangereux, comme le pensent ceux qui le voient avec inquiétude rechercher la compagnie des dormeurs communistes. Tel, malgré l'étiquette épinglée sur un derrière, il ne représente plus le grand mouvement nationaliste, l'irrésistible poussée racique qui devait balayer l'unité de la Belgique, n'est plus que l'emblème de quelques mécontents, qui rient : « A bas ! » quelque chose, comme tout le monde.

Le franc-or

Talleyrand disait : « De l'audace, de l'audace et encore et toujours de l'audace ! »

Je ne sais pas s'il existe une loupe suffisamment grossissante pour découvrir un Talleyrand parmi nos parlementaires ; tout au plus trouverait-on un « t'as l'air em...poté... » ce qui ne ferait pas du tout l'affaire de notre franc, qui a besoin d'allant et surtout de « montant ».

Il y a pourtant, dans notre Belgique fertile en énergie, des hommes qui ont compris la situation.

Ce sont, ou du moins, c'est, car je n'en citerai qu'un, celui qui ose négliger le franc-papier qui a cessé d'être du papier franc, pour ne se souvenir que de la valeur d'avant-guerre... bien que l'on dise que la valeur n'attend pas le nombre des années : à la vitrine d'un commerçant industriel haut coté (lui, du moins à la cote haute) de notre ville, on peut admirer une pancarte annonçant l'article vendu au prix de 1,000 francs or.

M. Hanlet, vous l'avez tous reconnu, vous expliquera qu'un diner de 50 francs n'en coûte, en réalité, que 6 (valeur or), qu'un piano de la meilleure facture ne peut en valoir une... (de facture) que du prix d'avant guerre, payable évidemment au coefficient de nos mauvais papiers.

Psychologiquement, on peut affirmer que si l'on s'ensait en or au lieu d'attribuer au papier plus de valeur qu'il en a, il y aurait moins d'affolement, plus de confiance, par conséquent, le salut dépendrait de cette façon de penser... et ce ne serait pas seulement le piano Hanlet qui chanterait, mais le public tout entier qui chanterait le serait enchanté.

212, rue Royale.

Le congrès de la presse latine

Le Congrès de la presse latine s'est tenu cette semaine à Liège, et maintenant, il parcourt la Belgique. Nous avons rapporté les tribulations de ses organisateurs. C'est dans l'ordre : chaque fois qu'un Belge veut faire quelque chose pour son pays, il s'embrouille dans les ficelles de la bureaucratie. Mais le congrès n'en a pas moins fort bien réussi. Il faisait beau, et les quatre-vingts journalistes que de Waleffe et l'inépuisable de Gobart, as des propagandistes belges, ont promené à Liège d'abord, à travers le pays ensuite, ont été enchantés de la Belgique. Il n'y a pas de meilleure publicité touristique pour notre pays.

Ces congrès périodiques de la presse latine, œuvre de Maurice de Waleffe, ont, du reste, une portée considérable. On sait la puissance qu'exerce dans le monde la presse anglo-saxonne (partout, à l'étranger, les journalistes anglais et américains ont des associations communes). Sa richesse et sa diffusion sont pour beaucoup dans l'hégémonie que l'Angleterre cherche à exercer sur l'Europe et les Etats-Unis sur le monde. De Waleffe, qui est des rares Français (puisqu'il est naturalisé Français) — mettons un des rares Franco-Belge — qui connaît bien l'Amérique latine, a eu l'heureuse idée d'opposer à cette espèce de trust facile le groupement de toute la presse des pays de culture latine : France, Italie, Espagne, Portugal, Belgique, Roumanie, Brésil, République Argentine, Pérou, Chili, Bolivie, Colombie, etc. Par l'importance des journaux représentés et par le talent de certains des journalistes délégués, cela fait quelque chose de considérable. Un tel organisme a le droit de parler. Il parle par la voix de de Waleffe, son secrétaire général, ou de M. de Jouvenel, son président ; il parle prudemment, comme il convient quand on est sur le terrain international, mais il parle à bon escient, et il commence à exercer une très réelle et très heureuse influence. Le fait que ce quatrième congrès de la presse latine s'est tenu en Belgique, à Liège, « citadelle avancée de la latinité », comme on a dit dans les toasts, est de grande portée. Il est bon d'affirmer que, quoi qu'en disent les flamingants, nous sommes un pays de culture latine.

LE TOURISTE en auto avec vêtement de cuir ou agrément et utilité éducative du voyage à pied dans sa Gahardine d'été Brevetée, The Destroyer's Raincoat Co, Ltd.

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

Logique

Les dockers anversois ont eu leurs quarante francs. Ils ont craché dans leurs mains et se sont remis à l'ouvrage, jusqu'à nouvel ordre.

Ça finit toujours comme ça, au port d'Anvers. On ne sait pas très bien qui paye les frais, et les dockers sont les derniers à s'en faire. Quant aux patrons, ils sont si nombreux à se rattraper les uns sur les autres, qu'ils finissent toujours par s'y retrouver avec un petit bénéfice.

— Que voulez-vous ? disait un arrimeur à un de nos amis : à chaque augmentation que reçoivent les ouvriers, mes gains croissent automatiquement. Il serait immoral, n'est-ce pas, que je diminue mon pourcentage sur les salaires ? Alors, je ramasse de l'argent comme de la boue — il ne dit pas : de la boue — et je ne peux pas être plus saoul que saoul...

Immoralité

Cet arrievé qui parlait d'immoralité ferait rêver les moralistes. Le port d'Anvers leur fournirait un joli champ d'observation. Ils comprendraient vite que les dockers, qui rompent aussi facilement leur contrat de travail que « le rôle » dont ils passent la moitié à un camarade, méritent qu'on plaide en leur faveur les circonstances atténuantes. Depuis le début de la grève des mineurs anglais, les expéditions de charbons au port d'Anvers ont pris une extension formidable. Négociants, courtiers, armateurs réalisent des bénéfices énormes. Sans doute, s'il était conscient », le docker anversoise dirait : « Je refuse de venir en aide aux propriétaires de mines et aux capitalistes anglais contre mes frères qui luttent pour le triomphe du prolétariat universel. Plutôt que de toucher à une étiquette de charbon destinée à l'Angleterre, je me croise les bras ». Mais le docker anversoise a un horizon plus restreint. Il est plus pratique, quoi ! Alors, il dit simplement : « Ma part ! » Et comme il réclame sa part en francs, en pauvres francs papier, alors que ses patrons salpent leurs bénéfices en livres, c'est encore lui qui finit par donner l'exemple de la modération.

Les montres et pendules « JUST »
donnent l'heure « JUST »
En vente chez les bons horlogers

Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Étoile, à Uccle. Tél. 406.52, 472.41 et 167.31; trams 50 et 58.

Un nouvel esprit

Puisque les chemins de fer ne seront plus des chemins de fer d'Etat — du moins on nous l'assure, bien que la formule employée ne nous inspire qu'une confiance modérée dans sa sincérité — peut-on conseiller aux futurs entrepreneurs du railway belge de s'inspirer d'une pensée, d'une simple pensée, celle-ci : « Le Belge qui voyage n'est pas essentiellement un voleur ? » Ce serait une révolution, car la pensée que le Belge est un voleur dirigeait tous les services de contrôle du chemin de fer belge sous le règne de l'Etat. C'est pour cela, sans doute, qu'on a donné aux employés du railway une espèce d'uniforme de gardien de prison et que les chefs de gare, les jours de gala, ont droit à un sabre. Remarquez ce qu'il y a de contrôleurs dans les gares. Ce doit être par des formalités de ce genre qu'on doit passer quand on entre dans une prison ou qu'on en sort. Première porte, première formalité ; et puis deuxième porte, deuxième formalité, etc., etc., jusqu'à la levée d'écrin.

En revanche, si on vous contrôle votre billet à chaque pas, on ne trouve dans les gares personne pour vous donner un renseignement. Encore ne serait-il pas besoin de personnel ; des écriteaux judicieusement placés suffiraient. Allez voir pour cela les gares parisiennes, le Nord ou Saint-Lazare spécialement. Vous y constaterez qu'à moins d'être aveugle ou de ne parler que le flamand, n'importe qui sait l'heure de départ de son train, la voie de départ, le retard éventuel et tous les renseignements possibles. En Belgique, on préfère traiter le voyageur en voleur, a priori. Imaginez n'importe quelle entreprise commerciale où le client serait traité comme le client du chemin de fer belge. Les organisateurs du chemin de fer ont dû être pénétrés d'un esprit boche et, chose étrange, la guerre a renforcé partout l'esprit de bochisme qui avait lentement tendances déjà à s'infiltrer dans cette libre Belgique.

Un chemin de fer commercialisé n'existera plus seulement pour ses employés et pour ses recettes ; il n'insultera plus gratuitement ceux qui ont recours à lui ; il ne leur imposera plus de contrôle exagérés et humiliants. Il sera là pour le public. C'est un rêve que nous faisons !

Rapide, « Elle » fournit la lumière rêvée,
Et, comble de bonheur, cette flamme levée,
Comme une étoile d'or ira se prolongeant !
On ne peut espérer concours plus obligeant !
Reine des « Lucifers », fulgurante comète,
Détrônant ses consœurs, RECORD fait place nette !..

Le PORTO SANDEMAN est le meilleur**On raconte...**

Le caractère incolore, l'insuffisance du projet d'industrialisation des chemins de fer a frappé bien des gens. La présence de M. Francqui au ministère les avait fait croire à tout autre chose, et dans le monde industriel et financier, on n'en revient pas de ce que notre « dictateur aux finances » ait accepté une pareille cote mal taillée.

On raconte, à ce sujet, bien des histoires. On raconte, notamment, que profitant de l'indisposition de M. Francqui, M. Anseele et ses bureaux ont profondément modifié le projet primitif à son insu. Il aurait été mis devant le fait accompli. Que faire ? S'en aller en claquant les portes, c'était, à tout prendre, une défaite. M. Francqui n'a pas l'habitude des défaites. Il aurait préféré continuer la lutte qu'il poursuit contre la plupart de ses collègues. Nous ne garantissons pas l'authenticité de cette histoire, mais le fait est qu'on la raconte beaucoup. Quand on en parle aux familiers des ministères, ils se taisent. Ils sont bien discrets, en ce moment, les familiers des ministères !

Ce serait folie d'acheter une quatre cylindres, quand
Essex vous offre sa nouvelle conduite intérieure six cylindres au prix d'une quatre cylindres.
PILETTE, 15, rue Veydt. Téléphone 437.24

La renommée du « Café de Paris »

Ses dîners du soir à 25 francs par tête, ses vins fins, son orchestre, ont classé le restaurant de la rue Saint-Lazare parmi ceux que fréquentent les vrais gourmets.

Le balayeur gantois

On le rencontre dans les vieilles ruelles grises que le temps a décolorées, mais on n'en rencontre jamais qu'un, toujours le même. N'existe-t-il, à Gand, qu'un seul balayeur ? Il caresse mélancoliquement, d'un balai désabusé, les pavés pointus et inégaux. De la poussière s'élève, puis retombe. Avec la patience désespérée que l'antiquité attribuait aux Danaïdes, le balayeur accomplit sa besogne rythmique et vaine.

Certes, il est fort pittoresque. Sa silhouette désuète s'harmonise avec le château des comtes, les pignons du Quai aux Blés et les venelles renfrognées qui y débouchent. On a bien raison de le conserver. Il complète admirablement les célèbres sites urbains, dont Gand s'enorgueillit. Il ne peut s'agir de le mettre à la retraite, ce brave homme. On sait d'ailleurs que les fonctionnaires gantois ne badinent pas sur la question d'âge et qu'ils sont chatouilleux en diable. Pourquoi Pas ? ne va pas se mettre un

nouveau procès sur les bras. Aussi conseille-t-il, respectueusement, à l'administration communale compétente, de conserver ce vieux balayeur aussi longtemps que la mort clémentine l'épargnera, ne fût-ce que pour le montrer aux touristes de passage, que son seul aspect comble de ravissement.

Transports rapides de bagages et colis vers toutes les stations balnéaires et dans toutes les villes du pays.

Déménagements

Compagnie ARDENNAISE

Avenue du Port, 66. — Téléphone : 649.80

Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles.

Nettoiemment et vidanges

Seulement, voilà, les Gantois voudraient bien que, dans leur bonne ville, le balayage des rues ne fût pas exclusivement une source d'émerveillement archéologique. Il existe pourtant un service *ad hoc*, un service dit de « nettoyage public ». Son existence vient d'être révélée aux Gantois dans les circonstances suivantes :

Gand a l'estimable bonheur de posséder une « échevine » qui veille à l'hygiène de la ville. Gand a, de plus, le bonheur — qui apparaît moins estimable — de posséder un matériel de vidanges. Le « tout à l'égout » est loin d'être généralisé dans la cité des Artevelde. Le touriste de passage s'ébahit de voir, au détour des rues, ces machines odorantes et trépidantes, aussi désuètes, hélas ! que la silhouette du balayeur précité...

Mademoiselle l'échevine, lassée, semble-t-il, de recevoir des lettres et des réclamations à ce sujet, vient de faire assavoir publiquement, par la voie des gazettes, que l'hygiène et les vidanges n'ont, à Gand, aucun rapport — on devait s'en douter, au surplus — et a renvoyé ses correspondants, assez peu galants pour importuner une femme sur pareil sujet, au service dit « de nettoyage ».

Que les Gantois en prennent note. C'est à ce service qu'il leur faudra aussi s'adresser, s'ils veulent qu'au balayeur traditionnel soient adjoints désormais des aides mécaniques et perfectionnés constituant autre chose que de curieux bibelots anachroniques.

Bouchard Père et Fils

Maison fondée en 1731
CHATEAU DE BEAUNE

Bordeaux — — — Reims

vous offrent les vins de leurs Domaines de
BEAUNE, VOLNAY, POMMARD, CORTON,
MONTRACHET, FLEURIE, etc. et se chargent de la mise en bouteilles des vins en cercles qui leur sont achetés.

Dépôt de Bruxelles: 50, rue de la Régence.

Prix-courant envoyé sur demande. — Téléphone 173.70.

Roberte
pag de série. 8, rue Léopold (derrière la Monnaie).

ÇA Y EST, MESDAMES !

Solde sa collection d'été à des prix extraordinaires. Rien que du modèle, extra-ordinaire.

L'enfant prodigue

Très joli, soit, dit le monsieur informé, mais qui ne sait pas qu'il s'agit simplement de donner une situation à M. Henri Vandeveld, qui est des amis du ministre.

M. Nolf, qui n'était pas des amis de M. Huysmans, avait voulu nommer M. Henri Vandeveld directeur de l'Académie d'Anvers. Mais la tradition exigeait que ce fût un peintre. Et il a nommé M. Vloors, sur quoi Louis Piérand qui prétendait que ce M. Vloors n'était pas un peintre, a interpellé le ministre à la Chambre. Mais M. Nolf et Camille sont d'accord sur ce point que M. Henri Vandeveld est une personnalité éminente. Il est au moins surprenant qu'on n'ait jamais songé à l'utiliser dans le pays. Après les périodes brillantes de Weimar et de La Haye, M. Henri Vandeveld aura toujours l'air d'être un peu en exil chez nous.

L'esthétique du pauvre

C'est en Suisse, à Zurich, qu'a résidé M. de Praetere, un autre fils prodigue de retour au foyer. M. de Praetere va diriger l'École des arts décoratifs de La Louvière. Il a un projet. La fabrication en série de meubles pour ménages ouvriers sur le patron des carrosseries d'automobile. Du bois vernis ignifugé, incassable et lavable aux grandes eaux. Quand les esthètes s'y mettent !

Burinade

ELLE. — Belle comme un jour de brillant soleil. Blonde comme les épis d'or. Yeux d'azur. Bouche mignonne encadrée de lèvres roses. Corps moulé. Seins proéminents. Allure fière et imposante. Parole douce. Sourire continu. Aménité continuelle. On la croirait de la trinité d'Osiris...

LUI. — Taillé au couteau. Grand, bien découplé, épaules carrées, allure vive. Cheveux noirs, très longs (à la Samson) superbement lissés. Barbe non moins noire, taillée au cordeau. Yeux noirs, brillants, deux vrilles. Parole charmante qui conquiert. Beau type d'homme, luxueusement soigné. Serviable à l'excès. Prompt, alerte en affaires, aimant du succès. On le croirait de l'au-delà, fils de Jupiter.

Ils se rencontrent, il l'aime. Loi des extrêmes.

PREMIER COUPLET

Oh ! permettez, Mademoiselle,

Que je vous offre cette fleur !

Voyez les pétales, j'y ai glissé mon cœur,

Afin que vous soyez mienne, ma toute Belle...

Un sourire narquois fut la réponse.

DEUXIEME COUPLET

Oh ! permettez, Mademoiselle,

Que je vous offre ce bijou !

Mon amour est grand et je serai tendre époux,

Si vous voulez être mienne, ma toute Belle...

Re-sourire et signe négatif pour réponse.

TROISIEME COUPLET

Oh ! permettez, Mademoiselle...

Je vous donne cette villa !

Ne me repoussez pas, de vivre, je suis las,

A moins que vous soyez mienne, ma toute Belle...

Hésitation, sourire, mais signe re-négatif.

QUATRIEME COUPLET

Oh ! permettez, Mademoiselle,

C'est à vous cette « Auburn » auto !

De votre grâce, ce sera le beau joyau.

Je vous prie à genoux, soyez mienne, ma Belle...

Réponse: Pour une « Auburn », Toule à toi, mon ang'ket

Art décoratif

On a donc reculé jusqu'en 1935 la grande exposition d'art décoratif qui doit révéler au monde notre activité nationale sous un jour nouveau. C'était au moins prudent, car, en dépit des affirmations de M. Marius Renard, on s'est aperçu qu'en fait d'art décoratif, nous n'étions pas précisément à la page.

Toujours pratique et méthodique, Camille, surintendant des Beaux-Arts, a proposé de commencer par le commencement, c'est-à-dire de créer une école d'art décoratif. Car, chose étonnante, si certaines provinces et de très nombreuses communes ont des écoles industrielles, avec des sections d'art décoratif, l'Etat, qui forme des peintres, des sculpteurs, des graveurs, des architectes, a complètement négligé, jusqu'ici, de former des ébénistes, des orfèvres, des relieurs, des céramistes, des ornemanistes, bref, toutes ces catégories d'ouvriers d'art qui, dans un petit pays surpeuplé comme le nôtre et dépourvu de matières premières, devraient constituer une des grandes forces économiques.

— Ca va coûter 500,000 francs par an ! a-t-on objecté. Gaspillage, gabegie, scandale !

— Voyons, voyons, riposte Camille, avant trois ans, dans mon école, je fabriquerai des armoires à glace, des lustres, des cheminées, des pendules, des tapis et des pots, que je vendrai en livres et en dollars. Au lieu de coûter de l'argent à l'Etat, mon école lui en rapportera.

Voire... Et puis, que diront les syndicats d'ébénistes et de mouleurs ? Il n'y avait donc pas encore assez de la concurrence des prisons et des couvents ? Tout cela est très compliqué, mais il faut bien, n'est-ce pas, que l'exposition de 1935 se fasse. Et une exposition, c'est sacré.

TAVERNE ROYALE

Traiteur Téléphone : 276.90

Plats sur commande

Foie gras Feyel de Strasbourg

Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles

Vins — Porto — Champagne

Quel est le plus vieux journal ?

On a cru, jusqu'à présent — et tous les historiens sont d'accord à ce sujet — que le premier journal belge parut en 1605 sous le nom de *Nieuwe Tijdinghen*.

On vient de découvrir un journal qui date de 1295.

Il était imprimé à Bruxelles et, chose curieuse, s'appelait *Le Journaliste*.

Le dernier numéro du bulletin mensuel de nos associations professionnelles était, en effet, daté de mars 1295. Ce document précieux trouvera sa place dans une de nos bibliothèques publiques.

Automobiles Voisin

35, rue des Deux-Eglises, Bruxelles

Sa 18/30 quatre cylindres ;

Sa 10/12 quatre cylindres ;

Sa 14/16 six cylindres.

Trois merveilles du sans-souppes.

La manifestation Closson

Est-il trop tard pour en parler encore ? Disons du moins qu'elle fut singulièrement cordiale. Joignons-nous à tant d'amis et d'admirateurs du savant musicologue et du rare artiste qu'est notre vieil ami Closson. Au cours de la manifestation, quelqu'un l'accusa de déposer parfois des « clossonneries » dans le *Pourquoi Pas ?* Il ne protesta pas. Nous non plus.

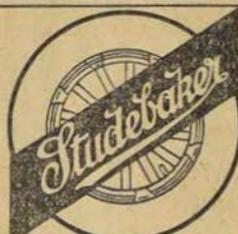


— Monsieur ! Votre livre vient de tomber !
— Aah ! taisez-vô, petite farceur !..

Maroquinerie

L'autre jour, à Paris, l'avenue des Champs-Élysées était pleine d'agents de police, de gardes municipaux et de ces civils d'allure bien particulière, dans lesquels un œil exercé ne tarde pas à découvrir de précieux auxiliaires de la sûreté publique. En général, un tel déplacement de forces officielles et officieuses signifie qu'à bref délai, il va, comme disait Léon Bloy, « venir des claques ». Eh bien ! c'était tout autre chose : sur l'avenue nettoyée et surveillée, on vit s'avancer de longs cars-automobiles, chargés de burnous, dans la blancheur desquels s'incrustaient des visages couleur de café au lait, des barbes couleur d'aile de corbeau et des yeux couleur de jais. Ces cars, où des Anglais et des Américains avaient pris place le matin, amenaient au Soldat Inconnu les grands Marocains qui accompagnent, en France, le sultan. Et les grands Marocains regardaient la foule avec les yeux amusés des enfants qu'on conduit à la foire. La foule les acclamait, mais ne savait que crier. Des saluts contradictoires se croisaient. Un bolchevick voulut saluer Abd-el-Krim. Pour couvrir ce nom sacrilège, son voisin rendit, d'une voix de stentor, hommage à Abd-el-Kader. D'autres firent : « Vive Moulay ! » Et les cars partirent.

Devant le tombeau, sous l'Arc-de-Triomphe, les Marocains restèrent silencieux. Ils admirèrent le paysage et l'ombre mystérieuse, qui se profilait sur leur rêve islamique. L'un d'eux remarqua surtout une gerbe décorative et quasiment monumentale. Il demanda qui l'avait donnée. On lui répondit que c'était le gouvernement français. Il s'inclina devant le gouvernement français. Puis un indiscret lui apprit que cette gerbe pouvait bien n'avoir été placée là que pour dissimuler, aux yeux des visiteurs, une plaque déposée la veille par les anciens combattants



La 6 Cylindres
de marques
Compagnie
Belgo - Américaines
Mecano-Locomotion
122, Rue de Ten Bosch
BRUXELLES

**CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE DE LUXE**

TH. PHLUPS

123, rue Sans - Souci, Bruxelles
Téléphone : 338.07

HOTEL
UNE MERVEILLE !
Soupapes en tête. 4 Cylindres
36.000 FRANCS FR

Etablissement
15, RUE VEYD
BRUXELLES

O.M. La
4, rue Keyenbergh

français, qui demandaient aux intellectuels et aux anciens combattants d'Amérique d'avoir, au moment du *business*, un peu de considération pour le souvenir des heures tragiques.

Et le Marocain ne s'inclina point, car il n'aimait pas beaucoup saluer les gens de peu de mémoire que sont les Yankees d'aujourd'hui...

CHAMPAGNE
BOLLINGER

Tour de France

Si la Belgique ne fournit au monde que des ministres à la Janssen, qui font au public la même démonstration que l'iloté : « Ne vous mettez pas dans l'état où je suis... Ne faites pas la bête comme moi... », la Belgique continue à fournir des muscles crutaux et des fessiers remarquables au cyclisme mondial. On ferait peut-être bien de nommer Lucien Buysse ministre des finances et d'envoyer tous les Janssen faire le tour du monde à bicyclette. En attendant, les frères Buysse fournissent une occasion de belle littérature aux journalistes. Lisez ceci, qui est du *Matin* :

Le geste touchant des deux frères Buysse, Lucien et Jules, se jetant dans les bras l'un de l'autre à l'arrivée, les pleurs de joie de Jules, symbolisent bien l'état d'âme de ces hommes simples, de ces paysans, de ces frustes qui ont fait du vélo leur dieu et, en même temps, leur instrument de travail.

Ces deux hommes, qui habitent une modeste maison dans le hameau flamand de Wouterghem, à l'orée des grands champs fougatés par le vent, ne vivent que pour la course sur route. Dès la première heure, ils pédalent sur les chemins. Le soir, ils se couchent tôt. Jamais de distraction. Une

vie saine de campagne. Pas d'abus. Pas de préoccupation. Une existence de famille paysanne bien réglée auprès du père, un vieux laboureur robuste et modeste.

Ainsi, voilà le type, le super-type du « surbelge ». Ce Buysse, et d'autres d'ailleurs aussi, ce « surbelge » ne vit que pour le vélo ; c'est dit et c'est écrit dans le texte. Il est vraiment lâcheux qu'un pareil gaillard soit si exclusif. Il est étonnant qu'un homme qui se trouve le plus représentatif de sa race et qui l'incarne d'une façon si retentissante, ne soit bon qu'à pousser sur des pédales. Mais, enfin, c'est comme ça et saluons le Belge, le grand Belge qui pédale autour de la France.

MAROUSE & WAYENBERG

Carrossiers de la Cour

Tous les systèmes. GRAND LUXE. Tous modèles.
330a, avenue de la Couronne, BRUXELLES

Le triomphe de l'Islam

Le sultan du Maroc s'en va, en appareil impérial, royal et sacerdotal, inaugurer une mosquée en terre infidèle. Vous vous dites : « C'est une excellente idée qu'on a eue là en France ; ce sultan du Maroc aura la plus haute opinion de la tolérance française, de la largeur d'idées de la république, etc., etc. » Si vous parlez comme cela, vous ne vous distinguerez pas d'un député ou d'un journaliste moyen ; mais vous n'aurez pas l'âme musulmane. Sachez d'abord que le vrai musulman doit imposer sa religion par le sabre, et si le sabre ne réussit pas, il a droit à bien d'autres moyens. Combattre l'infidèle en toute embuscade, dit le livre saint, c'est-à-dire employez les procédés les plus divers, la ruse s'il vous plaît, voire même

MISS

FRANÇAISE

Taxée 18 H.P.
S ENGAGEMENT

LETTE
E FAIDER
S

6 Cylindres O.M

CE GENERALE :

Grand-Duché et Colonies

BRUXELLES

AUBURN

c'est la Perfection!

Av^e Louise, 75
Rue Vanderlinden, 39

Tel. 152-79
BRUXELLES

ACCUMULATEURS

TUDOR

60, CHAUSSÉE DE CHARLEROI
BRUXELLES

Téléph. : 448.90-97-98-99

la mensonge. Or, il est de croyance, parmi le peuple islamique, que son triomphe est inéluctable à la fin des siècles. En ce temps-là, Sidna Aïssa qui est Jésus-Christ lui-même, reviendra sur la terre, tandis que Mahomet restera là où il est. Sidna Aïssa se convertira à l'Islam et il se mariera, et il aura des enfants; mais, surtout, il fera la prière derrière le maître de l'heure qu'on appelle Moul-Es-Saa, celui-ci officiant comme imam. L'imam est celui qui dirige la prière, personnage issu du peuple, recommandable par ses qualités, désigné par l'assentiment unanime.

Cette croyance du christianisme résigné à marcher derrière l'Islam est ancrée dans les cervelles. Elle prévoit le temps où les fidèles, en conclusion, rejeteront les infidèles à la mer. Nulle confrérie n'est plus pénétrée de cette doctrine que la confrérie des Taybia. Cette confrérie — et on sait que les confrères sont l'armature de l'Islam — agissant, pensant et animée du plus fervent prosélytisme, relève des cherifs d'Ouezzan au Maroc et l'élite marocaine lui appartient. Les cherifs d'Ouezzan et leurs initiés acceptent parfaitement la suprématie et le protectorat de la France. Ils l'acceptent d'autant mieux qu'ils sont persuadés qu'un jour ils pourront le rejeter, un jour qu'ils prendront si nettement et qui sera la fin triomphale.

Or, il nous fut donné de rencontrer, pendant la guerre, des Marocains qui, tout disposés jusque-là à aller se battre pour la France, préféraient soudain se battre contre la France. Interrogés, ils répondaient : « Parce que l'heure est venue, parce que le christianisme se range derrière l'Islam. C'est le signe des temps. Il nous faut rejeter les infidèles à la mer. Dieu se détache d'eux et eux reconnaissent notre suprématie. » Qu'est-ce qui les avait donc ainsi frappés ? On voyait dans ce signe de la péripétie suprême ? Tout simplement dans ce fait que la France construisait alors, ou faisait construire, une maison pour les pèlerins à La Mecque. Que doivent-ils penser main-

tenant que le muezzin fait entendre sa voix sur Paris et qu'une mosquée s'élève au cœur de Paris, mosquée qu'un descendant du prophète vient consacrer ? Peut-on bien dire aussi que, de temps en temps, un petit mouvement religieux et xénophobe se lève de-ci, de-là, dans l'Islam parce qu'un bon farceur vient de raconter que le pape est devenu musulman ? Il y a beaucoup de jobards en France et ceux qui flagornent l'Islam sont des jobards.

" UN AIR EMBAUME "

Dernière Création

RIGAUD, 16, Rue de la Paix PARIS

Le Marquis de Villalobar

Bruxelles a fait au marquis de Villalobar des funérailles pompeuses et recueillies. Ce grand d'Espagne était populaire. Il avait sa légende. Son faste, sa grandesse, son esthétique personnelle qui rappelait Vélasquez, sa manière familière, condescendante et honhomme de traiter la canaille, tout contribuant à lui créer une physionomie très espagnole mais essentiellement bruxelloise. Et puis, on lui avait gardé la reconnaissance qu'on doit à l'ami des mauvais jours. L'Histoire dira peut-être un jour quel fut exactement son rôle pendant l'occupation. La légende, en tout cas, en restera très belle. Sous le règne des Boches il fut, avec M. Brand-Whitlock, le protecteur de la ville. Il tint l'épée de Saint-Michel. Cela ne se peut oublier.

CHAMPAGNE

Sec bruts 1911-14-20

GIESLER

LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qualité.
A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Vleuraat, Bruz. Tél. 475.60

Quelques souvenirs

Feuilletons *Pourquoi Pas ?* pendant l'Occupation. Dans ce petit mémorial de la vie bruxelloise pendant les mauvais jours, nous lisons à la date du 20 août :

Dans la soirée, le général allemand, le bourgmestre de Bruxelles et les représentants d'Espagne et des Etats-Unis se réunirent pour conférer, autour d'une table, dans une des salles de l'Hôtel de Ville. Le général tira son browning au moment de prendre place et le déposa sur la table.

Le ministre d'Espagne, avec le plus beau sang-froid, sortit, à son tour, sans mot dire, son revolver de sa poche et le posa à côté de l'arme du général.

Et Max, imperturbable, prit son crayon dans son portefeuille et l'aligna à côté des deux armes. Le général sortit, mais il crut devoir s'expliquer :

— C'est l'habitude, dit-il, il me gênait pour m'asseoir.

Le ministre d'Espagne répondit :

— Moi aussi.

Et la conversation s'engagea :

Aujourd'hui, cela paraît presque trop beau pour être vrai. Et cependant ce fut vrai.

???

Autre souvenir.

C'était en 1917, en septembre. On avait organisé une grande fête au Val-Duchesse, chez M. Dietrich, au profit des orphelins de la guerre. Invitations faites par l'ambassadeur d'Espagne lui-même, sur le modèle des cartons tant recherchés qui conviaient jadis les élus aux bals de la Cour de Belgique. Fancy-fair ; théâtres en plein air ; concerts, canotage, etc. La recette a été superbe : plus de 200.000 francs ! Le marquis de Villalobar recevait. Le nonce du Pape et presque tous les membres du corps diplomatique résidant à Bruxelles étaient de la fête.

Les Allemands avaient voulu s'opposer à cette réunion mondaine organisée au profit des orphelins de la guerre. Ils avaient engagé l'ambassadeur à ne pas la patronner et, comme il s'était récrié, ils avaient tout de suite, selon leur habitude, passé à la menace.

— C'est bien, avait répondu l'ambassadeur : j'achète la propriété de M. Dietrich ; j'inviterai donc moi-même, chez moi, à la fête se passera en Espagne ! »

Comme les Boches ne tiennent pas, précisément, à se brouiller avec l'Espagne, ils se sont inclinés.

On se racontait ces choses et bien d'autres en regardant passer le cortège funèbre de l'ambassadeur d'Espagne.

AU ROY D'ESPAGNE

(Petit Sablon) Taverne, restaurant et salons

Prix mod., tout en ayant fine cuisine et consomm. soignées.

Sur Gaston Berardi

Gaston Berardi, qui vient de mourir à Paris, presque octogénaire, fut du Tout-Bruxelles avant d'être du Tout-Paris. Il y eut peu de personnalités plus séduisantes. Il était merveilleusement doué : il aborda tout à tour le journalisme, la littérature, la peinture, la musique, l'industrie et la finance ; en tout, il fut un essayiste excellent.

Il avait succédé à son père à la direction de l'*Indépendance belge* vers 1880, alors que le journal de la rue des Sables, en pleine force de la maturité, connaissait la plus belle période de son existence : les proscrits de l'Empire l'avaient élevé au-dessus du niveau — être assez bas, disons-le froidement — de ses confrères. Et la guerre de 1870 lui avait donné une telle extension à l'étranger que, pendant de longues années, il garda son rang de grand organe international. Dans bien des hôtels de pays loin-

tains, il demeura longtemps l'unique journal d'informations ; Gaston Berardi avait, à ce sujet, un mot charmant et véridique : « Il est plus difficile pour un journal, dit-il, de perdre un abonné que d'en gagner un ! »

Il publia longtemps, dans l'*Indépendance*, d'étonnantes chroniques parisiennes signées Mardoche. Codirector, avec Gérard Harry, du *Petit Bleu*, il apporta à ce journal une contribution littéraire qui fut un des éléments de succès de ce quotidien trop tôt disparu.

Retiré dans son hôtel, délicieusement aménagé, de l'avenue Galilée, à Paris, il avait conservé, à Bruxelles, de ferventes amitiés et il mettait, avec une obligeance touchante, infatigable et efficace, ses relations parisiennes au service de ses amis belges.

Pendant la guerre, il se dévoua à toutes les œuvres d'aide et de secours aux réfugiés belges ; innombrables sont ceux de nos concitoyens qui devinrent ses obligés...

Nous présentons à la sœur de Gaston Berardi, Mme de Zualart, notre concitoyenne, nos bien vives condoléances.

Votre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie

ALBERT D'ETEREN, RUE BECKERS, 48-54

ne crandra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

Vacances

Donc, depuis hier, jeudi 15 juillet, les juges, les avocats, les écoliers et leurs professeurs sont en vacances.

Ils en ont l'air un peu surpris et l'on n'a pas constaté autant que les autres années cette période de flemme anticipée qui supprime, longtemps avant la date officielle, toute l'activité judiciaire et scolaire. C'est qu'on a été pris un peu à l'improviste par les nouveaux règlements, et puis, si cette année a vu avancer la date des vacances, il a vu retarder en même temps l'époque des chaleurs qui servaient de prétexte à une agréable paresse.

Visitez L'HOTEL - NORMANDY à YVOIR

Parc — Jeux — Canotage
Thé — Restaurant — Pension — Garage

Petit commerce

Jésus chassait les vendeurs du Temple : Thémis, si elle descendait de l'Olympe pour visiter son temple bruxellois, pourrait se livrer à un exercice analogue. Dans le couloir du tribunal de première instance, on vient d'installer un comptoir de librairie qui aurait pu être mieux à sa place dans les parages du tribunal de commerce, et où sont étalées, avec quelques tablettes de chocolat, les dernières nouveautés de la littérature.

Comme la littérature judiciaire en est totalement absente, cela manque un peu de couleur locale, mais la justice n'étant pas fort expéditive, et imposant parfois de longues attentes à ceux qu'elle convoque, on a jugé qu'il était expédient de leur procurer de quoi se distraire en ces loisirs forcés.

Sonor

La meilleure machine parlante du monde
SALONS D'EXPOSITION: 14, rue d'Arenberg. Tél. 122-51

Examens

Nous voici en pleine période d'examens...
 A l'examen de candidature en philosophie et lettres :
 — Jeune homme pouvez-vous me citer une parole de Terri IV ?
 — Attendez... oui... voici... je me rappelle : il disait qu'il aurait voulu que tous les bourgeois de France puissent se payer tous les dimanches une poule au pieu...
 ???

A l'Ecole d'Agriculture de Gembloux, un élève français est interrogé, le 14 juillet :
 — En cas de sécheresse prolongée, comment arroserez-vous vos sillons ?
 Le candidat, roulant des yeux féroces :
 — Avec un sang impur, Monsieur !



La propagande touristique

Elle a une mauvaise presse, en ce temps d'économie où chacun cherche à faire réduire le voisin, de peur d'être réduit lui-même, et la colère de M. Anseele, quand on lui a coupé son crédit, a fait rire. On n'y a vu que la création de quelques assiettes au beurre. Cependant, cette propagande touristique est indispensable à un pays comme la Belgique. Il s'est d'ailleurs produit, dans l'esprit du public, une confusion fâcheuse. La propagande purement touristique ne coûte presque rien. Le mandat des membres du Conseil supérieur du tourisme, que préside M. Paul Duchêne, président du Touring-Club, est gratuit. Le dit conseil n'a à son service qu'un employé, une dactylo et un messenger. Aussi son crédit ne dépasse-t-il pas cent mille francs. Ce qui coûte plus cher, c'est la propagande commerciale, avec laquelle, bien qu'elles soient toutes les deux dirigées par M. Pacot, la propagande touristique ne veut avoir aucun rapport. Nous n'avons pas d'opinion sur la propagande commerciale, mais la propagande touristique, qui fonctionne économiquement et fort bien, est indispensable.

HUPMOBILE 6 cylindres 22 H. P.
 8 cylindres à ligne 28 HP
 sont les plus parfaites parce que construites
 — AVEC LES MEILLEURS ACIERS —
 AGENCE GÉNÉRALE; 97, AVENUE LOUISE, 97, BRUXELLES

Le calembour dans la noblesse

L'Annuaire de la noblesse, dirigé par M. De Ridder, directeur au ministère des Affaires étrangères, et édité par Dewit, nous a apporté cette semaine quelques centaines de devises de l'aristocratie belge.

Elles montrent surtout, ces devises, et la chose est certes inattendue, que nos familles nobles ont toujours aimé le calembour, l'à-peu près, le jeu de mots et l'allitération.

Durant de Prémorcel a pour devise : *Dure mais n'endure* ; Prêt Roose de Calesberg, *Prêt à bien faire* ; Thiennes, *Qu'une voie tenue quoique advenue* ; Norman, *Sans être suis Norman* ; Gendebien, *Toujours et partout gens de bien* ; Vilain XIII, *Vilain sans reproche*.

En voulez des flamands ? Voici *In als Goet, de Goethals* ; *Recht is lant 's eere, de Lantsheere* ; *Lact vaeren nydt, de Vaernewyck* ; *Troost in God, de Troostenbergh*.

Et les latines, donc ! Agie de Selsacten inscrit sur son blason *Age quod agis* ; Cavens, *Cavens non timens* ; d'Espiennes, *De spiritis rosas* ; Beaufort, *In bello fortis* ; d'Al Marmol, *Marmorata durant* ; Penderanda de Franchimont, *Pena temperanda* ; Stas de Richelle, *Pro patria stas* ; Villegas, *Vilia ne legas*.

Il y en a ainsi des douzaines et des douzaines. On ne savait pas la noblesse si folâtre !

Les nouveaux nobilités, à la vérité, n'osent point s'abandonner à ces fantaisies, et ils choisissent des devises auxquelles eût applaudi M. Joseph Prudhomme. *Nobilitate laboris*, dit le baron du Boulevard. *Ab Alpīs ad Scaldim semper Deo patriaeque fideles*, proclame un Anversois. Et celui-ci, à coup sûr, mérite la palme !

La Ferme de Pairibonnier à Wépion

est une vieille hôtellerie pourvue du confort moderne. De la bonne cuisine, de bons vins, un séjour agréable. Elle vous attend le dimanche. Prenez-y vos vacances.

Hôtel. — Restaurant. — Pension. — Garage

Histoire juive

Abraham Aaronstein a demandé à un aviateur de ses amis de lui faire faire un tour, ainsi qu'à sa femme, au-dessus de Bruxelles, Mais Aaronstein étant connu pour son bavardage intarissable autant que pour sa ladrerie, l'aviateur lui répond :

— Ecoute, Abraham, je veux bien te prendre dans mon clou avec Sarah, mais comme la conversation me gêne, il est entendu que tu paieras dix centimes par mot que tu prononceras...

Abraham accepte, et l'on part. L'aviateur monte, descend, et, pour terrifier ses amis, se livre à toutes les acrobaties imaginables. Abraham ne souffle mot. Mais à peine a-t-on touché terre, qu'il se précipite vers l'aviateur et, avec une mimique agitée, fait :

- Mm !... Mm !... Mm !...
- Eh bien ! Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?
- Mm !... Mm !... Mm !...
- Mais parle donc, animal ! On est à terre et l'amende est finie...
- Ma femme est tombée !

Annonces et enseignes lumineuses

Celle-ci se distribue dans les foires de province :
MADAME OLGA, VOYANTE DE PREMIER ORDRE,
vient d'arriver pour quelques jours seulement.

Elle est très savante et parle pour deuil, procès, mariage, héritage, affaire de famille, entreprise de bien, comme entreprise de commerce, argent dû, argent prêté, comme argent volé, papiers égarés, maladies données ou maladies gagnées sur le monde comme sur les bêtes.

Tout cela est bien troublant !

LAROCHE (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire . M. COURTOIS - TACHENY

Film parlementaire

Le gouvernement a les pleins pouvoirs. Il va donc, sans l'assentiment des Chambres, pouvoir en un tournemain — s'il lui plaît — faire de l'inflation ou de la déflation, contracter des emprunts, majorer le coefficient des droits de douane, péréquater à leur valeur les sommes dues par les contrats, vendre des immeubles du domaine, liquider les biens séquestrés, coffrer les semeurs de panique, empêcher l'exportation des vivres et frapper ceux de nos compatriotes (eh ! oui, ma chère, dans ce mot, il y a patriotes), qui préfèrent le florin, le dollar, la peseta, la livre, voire le mark-or, à nos centimes de la Banque Nationale.

C'est l'instauration de la dictature ? direz-vous.

Minute, s'il vous plaît.

Tout d'abord, c'est à un dictateur dodicéphale que le Parlement a passé la main, parce qu'aucune des mesures projetées n'aura de valeur si elle n'est contresignée par les douze ministres.

Et comme, malgré l'union sacrée, on peut-être à cause d'elle, chacun des partis épie et contrôle les autres, les influences du dehors continuent à se faire sentir au conseil des ministres, où les forces adverses en présence arrivent tout juste à se neutraliser. Et vous verrez comme la tentative du pouvoir occulte agrandit embellera les irresponsables embusqués dans les conseils généraux ou nationaux socialistes, libéraux ou à la Fédération des cercles catholiques.

Pas un régime n'échappe à ces pressions obscures — si l'on ose dire — et il arrive à Mussolini lui-même, lorsque ses fidèles se montrent trop exigeants, de se plaindre d'être une résultante plutôt qu'une directive.

Et puis, il y a le Parlement ! On ne l'a pas mis dehors : primo, parce que cela n'eût servi à rien, puisqu'il est pressé de s'en aller de plein gré, cédant à l'appel des vacances, et secundo, parce que, à tout prendre, il vaut mieux l'avoir sous la main si la combinaison neuve, et par cela même périlleuse et précaire, venait à craquer.

La session n'ayant pas été déclarée close, on pourra rappeler députés et sénateurs quand, véritablement, on ne pourra plus se passer d'eux.

Ce n'est évidemment pas à cela qu'aura songé M. Tout-le-Monde quand il aura appris avec quelle docilité, sous l'aiguillon de la grande pénitence qui vient, le Parlement s'est laissé faire.

A tort ou à raison, parce que dans l'affolement de la tempête des changes qui déplace tout, il s'accroche à ce qu'il peut, l'Etat-pénitence, représenté par un gouvernement fort capable d'actes virils, lui apparut comme le sauveur. « Parasse morale », écrivait l'autre jour l'historien Giuilelmo Ferrero, en parlant du messianisme de ceux qui n'ont pas le courage de se sauver eux-mêmes.

C'est fort possible, mais les choses en sont arrivées à ce point que si l'on n'avait plus cet espoir-là, il faudrait s'abandonner à la politique du chien crevé flottant à la

dérive. Va donc pour la dictature des douze. M. Vander velde, demeuré le patron, agira comme si M. Jaspar s'appelait Pouillet, aussi longtemps que M. Francqui restera malade.

C'est un jeu de périlleux hasard pour les dictateurs.

Qui donc oserait cependant — en dehors des communistes, qui risquent la grande misère, et des frontistes rêvant la ruine de la Belgique abhorrée — souhaiter qu'il ne réussissent point ?

C'est aussi pour eux plus qu'une affaire d'honneur. Qu'ils songent au caïd malade disant à son médecin : « Si tu me saches, ce cimetière enrichi de pierres sera dans ta main. Si tu me fais mourir, il sera dans ton cou. »

Espérons que les douze échappent au cimetière dans la nuque. Ils échappent déjà, et pour plusieurs mois, aux rasoirs...

???

On demandait à un Hottentot s'il connaissait la différence entre le bien et le mal.

— Quand je prends la femme d'un autre, c'est bien ; quand un autre prend ma femme, c'est mal, dit ce logicien ingénu.

Bien qu'il soit dépourvu de toute candeur, M. Jacquemotte pourrait bien être de l'école de cet Hottentot. Quoique, en effet, ces vituperations dans la bouche d'un homme pour qui la dictature est la fin des fins de l'idéalisme politique.

Et tenez, tandis qu'il dénonçait l'arbitraire et la tyrannie qui menacent, le député moscovite s'adjugeait, pour lui tout seul un pouvoir dictatorial formidable. Il a, en effet, par un artifice de procédure, retardé de quarante-huit heures, le vote de ces mesures de pleins pouvoirs, qui devaient avoir, disait M. Jaspar, une répercussion foudroyante sur la crise des changes.

Pourquoi ? Pour obéir à ce sentiment tellement peu idoine à une mentalité latine, qu'il n'y a que le vocabulaire allemand qui ait pu le qualifier. Cela s'appelle en Bohême : « Schadenfreude », ce qui peut à peu près se traduire ainsi : « Plaisir vicieux et inexplicable de causer le mal. »

M. Jacquemotte, qui connaît son règlement à fond, guettait l'occasion de risquer son mauvais coup. Ce fut M. Carton de Wiart qui la lui fournit en faisant voter un amendement de forme correspondant à ce qu'on appelle au Palais, une clause de style. Or, il est prévu que, si une proposition de loi est amendée, elle doit faire l'objet d'un second vote, lequel ne peut avoir lieu que le surlendemain du premier vote, sauf si la Chambre est unanime à passer outre.

M. Brunet avait demandé si cette unanimité existait, M. Jacquemotte leva un doigt protestataire. Et, du coup, les spéculateurs eurent quarante-huit heures de répit. Ils brûleront une chandelle à l'icône de Lenine.

L'incident déterminera sans doute la Chambre à modifier cet article stupide qui permet à un seul homme de retarder ce que cent quatre-vingt-six autres mandataires jugent urgent et indispensable sur l'heure.

A noter que, cette fois, la perspicacité bien connue du président Brunet s'est trouvée en défaut. Il lui eût suffi, connaissant les traditions de sabotage des communistes, de prier M. Carton de Wiart de renoncer à son amendement, quitte à le laisser reprendre par le Sénat. Le projet gouvernemental serait ainsi revenu en bloc à la Chambre, et notre Lenine national en eût été pour les frais de sa petite manœuvre.

Mais on ne peut songer à tout !

Le Jeu des Sept Jours

Et la livre montait toujours...

LUNDI 8 JUILLET. — C'est l'unique préoccupation du jour. Il y a des attroupements devant la boutique de tous les changeurs. Le cours des changes est devenu aussi passionnant que les communiqués pendant la guerre, et les journaux du gouvernement font penser à certaines phrases de la guerre trop entendues : « Nous nous sommes retirés sur des positions préparées d'avance », « Nous avons perdu (ou gagné) quelques éléments de tranchée ». Est-ce sa faute ? n'en savons rien. Mais le fait est que ce gouvernement, constitué pour la défense du franc, commence à plier, puisque, depuis qu'il est là, ce pauvre franc n'a eu que de perdre de sa valeur. Son sort, en ce moment, n'est pas enviable. Il a tout l'air d'être débordé par les événements. « On ne tient pas compte de nos efforts ! », dit M. Jaspard. En politique, on ne tient compte que de ce qui aboutit. Et les colères montent, peut-être injustes, mais d'autant plus fortes que l'on avait fondé plus d'espoir sur ce gouvernement qui avait un dictateur aux commandes, qui, malheureusement, n'était pas un vrai dictateur.

Caillaux parle

MARDI 9 JUILLET. — Ces débats financiers, à l'ombre française, nous passionnent. En dépit de nos limites et de nos compétences, cette idée juste pénètre dans le public, que notre sort économique et financier est lié à celui de la France. Nous sommes unis dans une même misère, et il est pour nous d'une importance capitale de savoir si la France s'en tire et comment elle s'en tire. On a lu les discours de M. Léon Blum, discours intéressants, mais qui n'apportait que des critiques assez banales ; puis, la réponse de M. Caillaux, qui nous a paru solide et qui a fait, à la Chambre et en dehors de la Chambre, une immense impression.

M. Caillaux a une terrible légende. Il est, pour Léon Blum, « le mari de la tuense » ; pour d'autres, l'homme du Rubicon, une espèce de Catilina qui se croit César ; pour d'autres encore, le ploutocrate démagogue. Mais, à l'heure et au centre de l'assemblée, la seule objection qu'on lui a faite à faire à ses projets, c'est qu'il vient de lui. Or, en tant qu'en ce moment de péril extrême, il faut accorder le salut d'où qu'il vienne, que les cris de pudeur et de rouche que poussent les adversaires de Caillaux passent démodés. Ce serait beau pour le romanesque de ce temps, que le salut vint de cet homme décrié.

Le Comité France-Belgique

MARDI 9 JUILLET. — Le comité France-Belgique a tenu, l'an dernier, ses assises à Liège, a voulu aller à Gand cette année. L'infatigable Flagey, âme belge du comité France-belge, a battu le rappel. M. Lucien Hubert, sénateur des Ardennes et président de la section française, a amené de Paris tout un lot de sénateurs, et a excusé les députés absents : les malheureux avaient la veille, à Paris, jusqu'à cinq heures du matin, une réception cordiale et somptueuse. Nombreux discours. M. Lucien Hubert, a fait de nouvelles variations sur ce très vieux thème : l'amitié franco-belge ; le comte de Flagey qui, comme fusilier marin, concourut à la défense de Gand en 1914 et fut blessé à Melle — que d'émouvants souvenirs ! — M. Mejan puis parmi les Belges, Flagey, le comte de Kerchove de Denterghem, le sympathique gouverneur de la Flandre orientale, M. Van der Stegen, le bourgmestre de Gand, et M. Henri Rodact, qui, tous deux, ont affirmé avec force les vieilles sympathies françaises de la grande ville flamande. Mais le thème dominant des orateurs, qui fut aussi le thème des conversations entre convives, ce fut la misère commune. Ces ma-

nifestations franco-belges, oratoires et dinatoires, sont assurément fort utiles, mais lors des premières, on finissait toujours par se séparer sur une impression un peu décevante. On s'était embrassé, congratué avec beaucoup d'enthousiasme et de sincérité, on savait bien que, le lendemain, chacun retournerait à ses petites affaires, ne verrait plus que les petits intérêts divergents au lieu des grands intérêts communs et laisserait les gouvernements retourner à leurs petites combinaisons. Les discours des grands parlementaires ! Autant en emporte le vent. Cette fois, il n'y avait pas ou peu de grands parlementaires. Mais chez tous les convives, un sentiment très vif de la solidarité vraie qui unit les Belges et les Français dans une commune misère, et devant l'indifférence narquoise, pour ne pas dire plus, des Anglo-Saxons, ces bons alliés...

L'anniversaire des Eperons d'Or

MARDI 11 JUILLET. — Tandis qu'à Gand la Chambre de Commerce présidée par M. Maurice de Smet de Naeyer, recevait avec cordialité les délégués des Chambres de Commerce françaises de Belgique et des Chambres de Commerce du département du Nord auxquels s'étaient joints quelques sénateurs, qui avaient profité du banquet du Comité France-Belgique pour visiter la grande ville flamande, les flaminguants procédaient à leur coutumière commémoration de la bataille des Eperons d'Or. Pauvre manifestation. Peu de monde, des discours essouffés. On dirait que l'enthousiasme n'y est plus. A Anvers même ce ne fut pas très chaleureux. On dirait que la mouette a une extinction de voix. Les crabbes se réconcilient dans la casserole, dit le proverbe. Est-ce que les flaminguants, comme les autres Flamands, comme les Wallons songent plus à la dégringolade de notre franc qu'à manifester contre Philippe-le-Bel et Robert d'Artois. Depuis qu'il est bourgmestre d'Anvers, M. Van Cauwelaert ne songe, du reste, plus du tout à réclamer la protection de l'Angleterre contre les Fransquillons.

Affolement

LUNDI 12 JUILLET. — C'est de l'affolement. Devant les soubresauts du franc et de la livre, il semble qu'il n'y ait personne qui n'ait perdu son sang-froid. On raconte les plus folles histoires. Dans certaine ville de province, on a prétendu que la gendarmerie étail sous les armes, parce qu'on pillait les boutiques à Bruxelles. Et l'on dit que nous sommes un peuple calme et placide !

Chose curieuse, c'est Ostende qui était le principal foyer de pessimisme.

— Vous ne savez pas ? La livre est à 250 ! disait, dans un café, un semeur de panique.

— Mais non, vous exagérez ! 224 !

250, que je vous dis ! Et je suis bien heureux d'en acheter à 250 !

Alors, un des officiers les plus distingués de notre marine, un des héros de la campagne d'Afrique :

— Je vous prends au mot, cher monsieur : voici cinq livres : les voulez-vous ?

Le monsieur fut obligé de les prendre. Il croyait pouvoir avoir le sourire. Mais le lendemain, il se mordait les doigts...

Un gouvernement qui gouverne

MARDI 13 JUILLET. — Cette inertie du gouvernement commençait à devenir inquiétante. Il s'est décidé à agir. Il a pris des mesures. Les pleins pouvoirs, une sorte d'état de siège économique, des économies, bref, tout un ensemble de décisions et de prescriptions qui ont produit une bonne impression. La déclaration de M. Jaspard est ferme, sans déclamation vaine. Notre Premier ministre a enfin parlé en homme d'Etat. Aurions-nous enfin ce gouvernement qui gouverne, que tout le monde réclame depuis si longtemps ?

COGNAC HENNESSY

Garanti: PURE EAU DE VIE
de COGNAC
Expédié avec
l'Acquit Régional Cognac.

L'AFFAIRE



des choristes gantois contre "Pourquoi Pas ?" et "La Flandre Libérale"

LE JUGEMENT

Marquons cette date du 9 juillet 1926 d'une pierre blanche. La justice de notre pays s'est prononcée dans un jugement si sérieusement motivé qu'il mérite de faire jurisprudence: elle a reconnu la pureté de nos intentions; elle a établi, avec humour, les droits de l'humour et les droits de la critique. Nos adversaires sont déboutés et condamnés aux dépens. Ainsi que la Flandre libérale, qui avait été traitée comme nous sur le banc d'infamie, nous sommes lavés du reproche d'avoir voulu nuire « méchamment » à l'honorable corporation des choristes gantois.

Nous avons — cela va sans dire — la plus grande confiance dans la justice de notre cause. Mais nous n'en remercions pas moins notre avocat, M^r Wurth, de nous avoir si brillamment défendus et M. le juge de paix Tibbaut de nous avoir jugés avec autant d'esprit que d'équité.

Voici ce jugement plein d'humour et, disons-le froidement, du meilleur:

Considérant que Daniel Carroen, choriste, rue Charles-Quint, 73, à Gand, est décédé le 8 août 1925, que les huissiers Van de Weghe de Gand et Grégoire, de Bruxelles, mentionnent des logs inexacts dans leurs citations du 2 juin 1926, qu'ils ont été requis par celui-ci; que personne n'était qualifié pour comparaître à l'audience en son nom;

Considérant que l'action poursuivie par les dites citations à la requête de Van de Noortgaete, Noël, Bisschop, Bax, Warie, De Smet, Steyaert, De Langhe, Van Acker et Vercrussse, agissant comme chef de la communauté existant entre eux et leurs épouses respectives n'est point recevable; que la demande en réparation d'une attaque prétendument injurieuse ou dommageable à la considération artistique de ces dames ne tombe pas en communauté et ne peut être dictée par chacun des maris, chef de communauté conjugable;

Que pareille action est personnelle aux intéressés, qui, seuls, sont juges du point de savoir si elles s'estiment touchées ou visées, et, seules, apprécient si elles se croient injuriées ou lésées; qu'elles-mêmes peuvent agir dans ce cas moyennant autorisation maritale ou de justice;

Considérant que Van de Noortgaete Noël, Bisschop, Bax et Warie, ainsi que les autres demandeurs ou demandresses, non dénommés ci-dessus, ont, en nom personnel, assigné les journaux « Pourquoi Pas ? » et « La Flandre libérale » aux fins d'entendre déclarer injurieux et dommageable certain article publié le 7 mai 1926 par le « Pourquoi Pas ? » et reproduit par « La Flandre libérale » du lendemain;

Considérant que, publié sous le titre « Les choristes gantois », le commentaire incriminé débute en ces termes: « On s'occupe de rajeunir les cadres des chœurs au Théâtre royal. Et les Gantois de s'éjouir »;

Qu'ayant ainsi précisé la portée de ses appréciations, l'auteur relate, — ce qui est d'ailleurs de notoriété à Gand —, que les inexorables outrages du temps ont atteint le talent de certains des quarante-quatre choristes, messieurs ou dames, du Théâtre royal; que ceux-ci ne sont plus « à la page » des figurations et des ensembles artistiques qu'ils sont appelés à réaliser;

Considérant que seules les expressions employées avec inten-

tion de nuire ou « animus injuriandi » et de nature à être atteinte à l'honneur ou à la considération d'une personne déterminée sont injurieuses pour celle-ci;

Que ne sont pas injurieux, à défaut d'intention méchamment, les termes qui peuvent froisser la légitime susceptibilité intéressés, lorsque ces termes se renferment, comme de l'espèce, dans les limites d'une discussion objective; (Craheus Des contraventions de police n. 301);

Qu'on ne peut considérer comme portant atteinte à l'honneur des choristes gantois, en général, des reproches qui s'adressent qu'à la capacité, au talent, à l'habileté ou à l'orgueil de quelques-uns d'entre eux, sans d'ailleurs les désigner;

Considérant que si certaines expressions de l'article peuvent paraître excessives, elles ne dépassent cependant pas la mesure de la polemique permise dans une revue satirique; que « Pourquoi Pas ? » s'est spécialisé dans la critique de ceux qui recherchent la notoriété de la scène soit politique soit théâtrale;

Qu'en admettant que certains termes employés soient méchants et d'une vérité quelque peu cruelle, tout en excluant toute personnalité, il faut retenir que le badinage et la critique humoristique sont, dans ce cas, éliminés de l'intention méchante, si, bien entendu, l'article se borne à une discussion d'intérêt général ou s'inspire du seul souci d'art; que certaines expressions du dit article ne peuvent des lors, et à ce titre encore, être qualifiées d'injurieuses; « Si quis per jocum percutiat injuriam non tenetur », dit la loi 3 D. XLVII, 1^{re};

Considérant que les demandeurs soutiennent tout aussi vainement que l'article du « Pourquoi Pas ? » est de nature à léser leurs intérêts civils; s'il n'entache pas leur honneur, est, néanmoins, dommageable, affirmant-ils;

Que, aux fins d'étayer pareille thèse, les demandeurs sont réduits à soutenir dans leur assignation que l'article en question vise à « faciliter les menées de la direction contre l'organisation syndicale des théâtres »;

Que les développements donnés à cette considération lors de plaidoiries semblent démontrer que le procès, — d'ailleurs intenté notamment à la requête d'un mort, — est poursuivi en réalité, par un comité n'ayant ni existence légale ni respon-

avec la prétention d'assumer souverainement le recrutement du personnel des théâtres;

considérant que le Théâtre royal de Gand est largement subventionné par la ville; que celle-ci impose à son directeur un régime de conditions sévères l'obligeant « à tenir son compte à un rang élevé tant sous le rapport du choix des œuvres qu'en ce qui concerne la mise en scène » et, « à ne pas négliger ces éléments pouvant remplir honorablement leur rôle et exécuter un ensemble d'ouvrages choisis dans le cadre des spectacles imposés;

considérant spécialement les choristes engagés par le directeur doivent être agréés par la commission théâtrale;

considérant dans le but de maintenir le niveau artistique et d'assurer le contrôle de l'emploi judicieux des deniers publics, le directeur théâtral a le devoir de critiquer le choix d'artistes insuffisants, comme de souligner la présence de sujets d'élite;

considérant celui qui sur la scène, qu'elle soit politique ou théâtrale, abuse de la célébrité, s'expose à récolter au lieu des applaudissements qu'il escompte, des marques déplaisantes de désapprobation;

considérant le droit d'applaudir comme celui de siffler « au théâtre » et de « se retirer »;

considérant ce n'est pas d'hier qu'il appartient à plus d'un figurant, à plus d'une choriste de théâtre, de reconnaître, avec la philosophie indispensable aux artistes, que la jeunesse n'est pas éternelle, que le philtre de « Faust » n'est qu'un mirage, qu'un chanteur perd sa voix, qu'une ballerine ne garde indéfiniment sa souplesse et sa légèreté, que figurants et artistes ne voient leur talent musical s'érailler, leurs grâces se ternir, et que pour tous il vient un moment inexorable, où, au lieu d'habiles camouflages, leurs élégances ne supportent plus le jugement des arbitres les plus débouaillonnés;

considérant que, certes, l'organisation de la retraite des artistes de théâtre est au nombre des innovations sociales nécessaires;

considérant, sans admettre la thèse des demandeurs et laisser aux artistes eux-mêmes, quels qu'ils soient, syndiqués ou non, la responsabilité souveraine au sujet de la pérennité de leurs mérites, mais traitant fatalement à éterniser sur la scène des anciens artistes, antérieurs de grand talent, mais actuellement plus près de leur fin de carrière, fêtés comme jubilaires qu'applaudis comme artistes;

considérant, pas plus que la fonction n'est créée pour le fonctionnement des théâtres ne sont la chose des artistes; que comme fonction n'est légitime qu'à raison de l'utilité sociale qu'elle procure à procurer, de même les Mérites ne sont subsidiaires à la vue de l'éducation artistique du public;

considérant, dès lors, que le « Pourquoi Pas ? » s'est ren-

fermé objectivement dans une polémique légitime; que l'article incriminé ne contient aucun propos qui permette d'y relever la moindre attaque personnelle ou une atteinte quelconque aux intérêts raisonnables des demandeurs;

Considérant, cependant, que si cet article est judiciairement inattaquable, il faut néanmoins reconnaître qu'il est émaillé de termes, certes peu charitables; que si, ému par ces appréciations, quelque choriste estimait se reconnaître personnellement dans les descriptions du « Pourquoi Pas ? », il lui appartient d'user éventuellement, s'il justifie d'une désignation suffisante et d'un intérêt appréciable, du droit de réponse que la loi lui donne dans ce cas comme moyen de protection contre les erreurs matérielles ou les attaques personnelles du critique. (Cour de Paris 24 novembre 1922 et avis conforme de M. l'avocat général Dreyfus. Voir: Dalloz, 1922, p. 129 à 133);

Que le « Pourquoi Pas ? » a, d'ailleurs, offert d'ouvrir ses colonnes aux demandeurs et d'insérer, à ses frais exclusifs, leur portrait en groupe, afin de mettre ainsi ses lecteurs, qui ont connu l'attaque, à même de juger si, en ce qui concerne plusieurs des intéressés, l'appréciation de la revue n'est pas erronée; que cette offre semble n'avoir pas été acceptée; qu'elle paraissait cependant de nature à satisfaire surabondamment aux réclamations des demandeurs;

Considérant que le journal « La Flandre libérale » a reproduit objectivement l'article du « Pourquoi Pas ? » en faisant ses réserves au sujet de certains termes employés;

Qu'il importe de relever que la correspondance artistique de ce journal, toujours mesurée et énoncée dans des termes d'une absolue délicatesse, avait déjà précédemment reconnu les mérites des chanteurs, mais s'était fait aussi l'écho du sentiment très légitime des habitués du théâtre de Gand, qui estiment indispensable le remplacement de certains sujets de la figuraton dont les talents sont périmés;

Par ces motifs;

Le tribunal, statuant contradictoirement;

Dit qu'il n'y a pas lieu de suivre sur l'assignation en tant que donnée à la requête de Daniel Carroen;

Dit que la demande formée par Van de Noortgaete, Noël, Bisschop, Bax et Warie, agissant comme chef de la communauté existant entre eux et leurs épouses respectives, n'est pas recevable;

Déboute Van de Noortgaete, Noël, Bisschop, Bax et Warie en leur nom personnel, ainsi que les autres demandeurs et demanderessees, tant de leur action dirigée contre le « Pourquoi Pas ? » que de leur demande contre « La Flandre libérale ».

Condanne tous les demandeurs, sauf Carroen, aux dépens.

M. le juge de paix Tibbaut a bien voulu reconnaître qu'il n'y avait dans notre cas ni animosité, ni chanceté, ni mauvaise intention à l'égard des vénérables choristes gantois. Apportons-en une preuve plus :

Nous avons été acquittés par un juge équitable et spirituel, mais nous nous condamnons nous-mêmes à nous servir désormais du choriste-type gantois comme étalon esthétique. Nous dirons, toutes les fois que nous aurons à qualifier un personnage remarquable, et jeune et beau, qu'il est jeune et beau comme un choriste gantois.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.
Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la

S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —



LES FÊTES DE QUARTIER

Le Concours d'Étalages de la rue de Laeken

VISITE DES AUTORITÉS

Fumure Destrée

La maison Van Sleenbeek, engrais naturels et chimiques, bien connue dans le quartier, depuis plus d'un demi-siècle, a eu une idée ingénieuse : elle s'est rendue acquéreur de tous les chapeaux qu'a portés Jules Destrée depuis son enfance. Ces vieux chapeaux contiennent des principes grasseux de toute première qualité, incomparables pour la fertilisation des sols pauvres. Trois chapeaux suffisent à l'engraisement d'un hectare du plus mauvais terrain de la Campine ou de l'Ardenne. On peut l'affirmer en toute sincérité : c'est l'engrais idéal, le trésor de la terre.

La fumure Destrée est particulièrement recommandée aux propriétaires de petits jardins, pour la culture des pensées et des soucis.

Matrasques de la Maison du Peuple (A. C. D. G.)

La Maison du Peuple a établi, dans le quartier, au numéro 277 de la rue de Laeken, une succursale pour la vente de ses matrasques rouges, dont l'effet, sur les anatomies fascistes, est réellement frappant. Il s'agit d'un article sérieux, tout ce qu'il y a de plus sérieux : on badine avec la badine, mais on ne badine pas avec la matrasque ; une douzaine de coups bien appliqués suffit à transformer en marmelade de groseille le dos fasciste le plus rebelle et le plus râblé. Démonstration gratuite sur une pièce de bœuf à la seule demande du client. Cours complet en douze leçons par M. Louis De Brouckère ; nombreuses références.

Le chocolat des Economiques

Nul n'ignore que la Compagnie des Tramuways Economiques a, depuis quelques mois, fait gratter au râcloir, l'une après l'autre, les voitures chocolat qu'elle avait en service, et les a fait revêtir d'un enduit jaunâtre. Le grattage de ces voitures a fourni un abondant stock de chocolat en poudre. La maison Allonzi (rue du Pelican, n. 98) s'est rendue acquéreur, pour la fabrication des pralines qui ont fait, depuis longtemps, sa réputation.

Outre les qualités ordinaires du chocolat, le chocolat des Economiques possède des vertus curatives de tout premier ordre, dues à la longue électrisation des voitures par le trolley et le caniveau. Les bonbons fabriqués avec ce chocolat sont souverains contre les affections rhumatismales, la goutte et la gravelle. Pris à doses raisonnables, ce bonbon remplace avantageusement la peau de chat ; comprimé en batonnets, il peut même actionner, à concurrence de la force d'un canari-vapeur, les piles pour

sonnettes électriques d'appartement : il suffit d'essayer préalablement le bâtonnet avec un linge chaud. L'essuyer c'est l'adopter.

Phonographes

M. le bourgmestre Max, visitant la braderie, a failli s'arrêter devant le stand, installé au n° 214 de la rue de Pont-Neuf, où sont exposés des phonographes qui excellent l'air bien connu :

Max, Max, c'est pas rigolo...

Mais comme notre bourgmestre tient par-dessus tout à ne pas passer pour un triste-à-patte, ça l'a dégoûté, est parti.

A la Maison Fermé-Gesloten

La maison Fermé-Gesloten expose un appareil grâce auquel les portes se ferment automatiquement et sans bruit, comme la bouche de M. Renier, président du Syndicat des Machinistes, quand il est entrepris par M. J. Vandervelde.

« Pour la noblesse »

Au cours de sa visite à la Braderie, M. l'échevin-laboron Maurice Lemonnier du Boulevard s'est arrêté au magasin de cigares *Havoine* et est resté trois ou quatre minutes dans l'arrière-cour de l'immeuble. Avant de remonter dans son auto, dont les portes sont ornées de sa devise : *In labore nobilitas*, il a tenu à féliciter bien vivement le propriétaire de la façon dont sont établies ses installations sanitaires. Il a daigné accepter un cigare belge, de la marque « Pour la Noblesse ».

Pour le relèvement du frane

M. le ministre des Finances, dont on sait le dévouement à la chose publique, n'a pas hésité, lors de la visite qu'il a faite à la braderie de la rue de Laeken, à chanter quelques chansons populaires devant le Théâtre Flamand. Ce cerceau de badauds, qui s'était rapidement formé, a chaleureusement applaudi la romance bien connue :

Belges, faites l'aumône,
Faites la charité...

et une chanson nouvelle, spécialement composée pour l'occasion par M. Lafontaine :

Allons, habitants de Bruxelles,
Remplissez tous mon escarcelle...

Une quête a rapporté la somme de fr. 545, qui a été immédiatement versée au Fonds d'amortissement de la dette flottante.

Le Météore
La Grande Marque Française

Plumes d'or à pointes insalables.

Gracieusement garanti.



3 modèles.

Régulier - Safety - Automatique.

Tout grand choix en toutes tailles et en toutes pointes de plume.

EN VENTE dans TOUTES LES BONNES PAPERIES et GRANDS MAGASINS
Pour le Gros : Beirlaen et Cleu, 14, rue Saint-Christophe, Bruxelles.

SUR LA COTE

Pablo

Il y a quelques années — quinze ou vingt? on ne sait pas quand il s'agit d'« avant la guerre » — Casals, « le premier violoncelliste du monde », racontait au Kursaal — et bien déjà — son grand jambon à raison de 700 francs par concert.

Aujourd'hui, c'est quarante mille cinq cents francs, pas cent de moins : mille dollars — mille dollars ou je racle point.

Ah ! qu'il racle bien ! Nous avons vu, vendredi dernier, des bébés de cinquante ans qui avaient les larmes aux yeux quand, imperturbable — en apparence — l'Espagnol sait sortir le maximum d'âme émouvante du « Concerto » de Haydn. Pas virtuose ; parfait. Aucun brillant, trop, ni trop peu, juste ce que le musicien génial a dans sa musique, grâce intense, une page qui vaut meilleur Bach.

Casals fut tout de suite sympathique aux Ostendais parce qu'il ressemble, à s'y méprendre, bien que plus court sur les têtes, à une des plus aimables bobines de la ville, le pisseur Ed. David, de la rue Longue.

Quand cet homme cher (Casals, pas David) jouait à 10 francs (or), c'était Rinskopf qui dirigeait l'orchestre. Rinskopf ! tout le passé joyeux, bohème, rabelaisien, fêtes de Mardi-Gras et Rat-Mort, de la bonne ville d'Ostende, où on sait, comme nulle part ailleurs, pinter — le reste — Rinskopf, héros du « Cœcilia », caillettes et canapé, cravate flottante et rentrées vagues.

Ce « petit Casals », le bon Rinskopf le traitait de haut. Répétition, demain, à onze heures tapant, ou gare ! » A onze heures, le violoncelliste est à son pupitre, le maestro

point. Dix minutes plus tard, quand celui-ci s'amène, on entend le virtuose dire très haut : « A onze heures tapant, ou gare ! », Rinskopf, alors, de frapper, comme s'il était sourd, sur son pupitre : « Allons, Messieurs, enchaînez ! »

Aéro vole

Il y a eu, à Steene, et dans tout le beau firmament au-dessus de la mer, de grandes prouesses aéronautiques. Tout le gratin du ciel était venu pour un Rallye. Ceux qui transportent les rois et ceux qui vont à Boma sans beaucoup d'escalas, et les notaires fleuris qui le sport ailé commanditent, et les journalistes éloquentes qui dessus tartinent. Moteurs de douze cents chevaux. Une heure de vol : quatre mille francs. Peuh ! Au prix où sont les tartines...

On a donné le baptême de l'air à M. B... (Armand pour les dames) dont la barbe est fleurie autant que les discours. Dans le même avion-salon avait pris place un hôtelier qui ressemble à Bacchus autant que sa très blonde moitié (qui l'accompagnait) à Cérés. Quelques secousses. Aucune casse. Quand nous disons baptême, ce fut plutôt pour le Barbu une confirmation. La première fois, l'aéro prit un bain — et le débutant-passager aussi. Quand on aime la mer, on ne la saurait aimer de trop près, fit l'accidenté, philosophiquement, une fois séché.

La marque du destin

Cet homme — le même — nous ne le nommons pas parce que tout le monde, entre Paris, Cannes et Ostende, d'après le présent écho, le reconnaîtra — cet homme a déjà divorcé trois fois. Vocation. Il nous tend dernièrement une enveloppe : « Ça, c'est trop fort : cet avoué spécialiste en divorces qui s'appelle Bellemère ».

La marque du Destin.

KURSAAL D'OSTENDE

AUX CONCERTS CLASSIQUES

— que dirige M. F. RASSE —

APRÈS

CASALS

Le 16 juillet 1926

CORTOT

Les Éneurs

Il n'y a pas, décidément, que les Boches qui soient encombrants sur la côte belge. Ces Boches, d'ailleurs, sauf quelques exceptions qu'on a signalées, essaient de se tenir. Malheureusement pour eux, le flair national belge s'est développé. Il subodore le Boche, il le dépiste, et c'est ainsi que survennent des incidents qui ne sont pas toujours de la faute des Boches, et qui sont simplement produits par des réflexes, trop naturels, certes. Il est vrai que des instructions, venues d'en haut, ont recommandé aux autorités de veiller particulièrement sur les Boches. Ça, c'est tout de même un peu fort, un peu agaçant ! et ça donne aux gens qui ont eu, pendant la guerre, trop de relations avec la *Kommandantur* et divers *Feldwebel*, des démangeaisons dans le bout des doigts de pied. Le larbinisme naturel aux gouvernants ne doit pas les porter à exagérer leur zèle.

Mais il y a aussi les Américains, qui sont fort encombrants, et ces Américains deviennent dangereux, pour peu qu'ils soient fournis par une force expéditionnaire américaine.

Des navires de la flotte américaine des U. S. ont fait escale à Ostende et ont déversé sur les quais et dans les rues froides, et plus particulièrement les rues chaudes, de la Reine des Plages, des cohortes bruyantes de gars riches en dollars. Ces particuliers entrent dans les bars aux fins d'y combattre la sécheresse nationale, en expulsent sans hésiter les clients qui s'y trouvent. A eux les rafraîchissements, les sièges et les femmes, s'il y en a ! Il est vrai que la police américaine tape dur sur ces clients — car il faut une police américaine pour mater les Américains.

Tout cela est bel et bon. Mais que diable a-t-on besoin de marins et de navires américains à Ostende ? S'ils sont venus là pour attendre les versements de la Belgique, ils y sont pour soixante-deux ans, et ça promet à Ostende de joyeuses soirées !

Avion vole

A ce rallye de l'air dont nous parlions plus haut, un appareil soudain disparut.

Par en haut ? Par en bas ? Par la tangente ?

Qui le dira !

Disparu.

Volé, pour appeler la chose par son nom.

L'aviateur court peut-être encore après son oiseau...

C'est pourtant fait pour voler et non pour être volé, un aéroplane.

Prohibition

Ces Américains sont, paraît-il, *the best entertainers in the world*. On les appelle les *Commanders*. Ils viennent spécialement de New-York, via Paris, pour jouer des charlestons à la Salle des Ambassadeurs.

Leur chef, arrivé vendredi 9, pour débiter samedi 10, a poil, soit américaine, et entre dans le plus beau café :

— Whisky.

— Défendu, Monsieur.

— What's that ? I am the Commander.

— Forbidden.

— Why ! In Paris...

— Nous ne sommes pas à Paris, Monsieur. La loi Vandervelde...

— Je m'en f... ! déclare alors, dans le plus pur français, ce Yankee torride. Un whisky ou...

— Donne-lui tout de même à boire..., dit au garçon le patron, qui a des lettres.

— Pourtant, Monsieur... proteste l'autre... pour la galerie.

— Que veux-tu ? Le whisky... c'est le statut du Commandeur.



Le contribuable indigné

Mon cher « Pourquoi Pas ? »,

Je venais de lire dans la « Nation belge » :

« ... Les ministres ont décidé que plus aucun des travaux non encore entamés ne seraient commencés jusqu'à futur ordre, et ce, en vue de faire le maximum d'économies... »

Je regardai, pensif, par ma fenêtre donnant sur l'Ecole normale flamande pour jeunes filles, dont l'entrée se trouve rue des Chrysanthèmes, et où l'on s'était amusé à faire des transformations d'embellissement en « remplaçant » les locaux de bois par d'autres en béton. Et malgré moi, je pensai à ma pauvre galette qui, du tiroir du receveur des contributions, allait passer dans la poche des entrepreneurs...

La directrice a de la chance, me dis-je, d'avoir vu commencer ces travaux depuis peu et de les avoir vu finir juste au moment de la déclaration des ministres.

Mais quel ne fut mon étonnement quand je vis arriver, quelques jours après, des camions de briques, de ciment, de sable, de tuiles, à n'en plus finir ! Les travaux avaient cependant pris fin !

Et l'on commença à travailler d'un tout autre côté, à la villa de la directrice ! (Car elle a une villa; que dis-je, elle en a deux, entourées d'un parc magnifique !)

Que diable allait-on construire par là ?

Je pris mon chapeau et j'allai essayer de tirer cette affaire au clair.

« ... J'accoste le monsieur qui surveille tout ce petit monde de « travailleurs ». Un agent de l'Etat, un technicien des Travaux publics dans l'exercice de ses fonctions, pensai-je.

— Bonjour, Monsieur ! De nouveaux travaux sur les bras ?

— Comme v'voyez ! Nous allons agrandir la villa de Madame ! (Madame, c'est la directrice de l'Ecole)... Cette villa est vraiment trop petite pour son usage !

— Ah !

— Bien sûr ! Comment voulez-vous qu'elle donne à loger à toute sa famille qui vient de lui tomber sur les bras ! Cette villa est tout au plus bonne pour deux ménages ! Alors, comme sa belle-sœur, son cousin germain et sa vieille tante viennent d'arriver, et, d'ailleurs, sont décidés à rester chez elle, elle fait agrandir le bâtiment !

— Ah ! Et... il y en a pour...

— Pour plusieurs centaines de mille francs, tout de même !

— Ah ! Et c'est, comme toujours, le contribuable qui paie ?

— Videmment ! Qui voulez-vous que ce soit ?

— Je croyais que tous les travaux étaient suspendus, pour faire des économies !

— On dit ça, Monsieur ; mais... quand on est bien avec Monsieur Camille, ça ne compte pas !

— Ah ! Et Madame est bien avec Monsieur Camille ?

— Videmment ! Puisqu'elle dirige une « V-I-a-a-m-s-c-h-S-c-h-o-o-l » ! !

Et, sur un clin d'œil significatif, il s'en alla voir si les six ouvriers, à la porte de derrière, avaient bien, durant cette demi-heure, transporté leurs dix brochettes de sable...

Je rentrai chez moi, rêveur, en pensant aux 1,500,000,000 de francs d'impôts nouveaux, à l'ardème du cigare de celui qui venait de me parler, à cette sacrée union sacrée, à Borms et à Mussolini !...

Le Monsieur d'en face.



du Soir (29 juin):

DEUX AMIES, 32 ANS, l'une ds enseign. officiel, l'autre ds banque, épous. Mons. sér., ayant situat. en rapp. Parf. ménagères, meub. par par. hon. R. M., 87, Ag. Rossel.

Non, mais...; vous vous rendez compte ? Deux amies useraient un monsieur sérieux ! Où allons-nous, grands aux ?...

???

SPA. — LA SAISON AU CASINO

La saison se dessine sous les meilleurs auspices. On connaît le grand succès du meeting automobile des vingt-treize heures. Le 18 courant, c'est au tour des motos, Grand Prix d'Europe. Le même jour, grande fête athlétique internationale.

au Casino, les plaisirs ont été réglés avec méthode par M. Priet de Saone, le sympathique directeur général des lieux : les dimanches, opéra et opéra-comique ; les lundis, concert ; les mardis, opérette ou comédie ; les mercredis, ciné-concert ; les jeudis, concert classique ; les vendredis, ciné-concert ; les samedis, grand gala de danse. Tous les jours, de 4 à 9 heures, dancing, dans les salons du Casino ; jazz-band réputés et danseurs mondains. Tous les dimanches, Festival permanent (Fanfares et Harmonies).

???

Dans une brochure qu'il a largement répandue, et qu'il consacre à la question militaire, M. Paul Segers d'Anvers, député, ancien député, ancien ministre, ministre d'Etat, etc., etc., écrit cette phrase :

Benjamin disait, en parlant des faits économiques, qu'il y a dans chacun d'eux ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas. Quo le rossignol d'Anvers le pardonne au Pion : Benjamin, qui fut surtout un philosophe et un juriste, n'a jamais prononcé cet aphorisme.

Mais F. Bastin a publié, en 1850, une brochure dont quinze entretiens économiques, et qui portait comme titre : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*. Et les entretiens se terminent alternativement par les mots :

AUTOMOBILES
CHENARD & WALCKER

10. 11. 15. 16/23 C.V.

18, Place du Châtelain, Bruxelles

KUB



**LA BONNE CUISINE
POUR TOUS**

Demandez ses Recettes
115, rue Joseph II à Bruxelles.

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM
182-184, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47

BRUXELLES

« C'est ce qu'on voit », et « c'est ce qu'on ne voit pas ».

A part cela, la citation de M. Paul Seghers, sénateur, etc... (voir plus haut), est rigoureusement exacte.

???

Offrez un abonnement à **LA LECTURE UNIVERSELLE**, 86, rue de la Montagne, Bruxelles... — 500.000 volumes en lecture. Abonnements : 35 fr. par an ou 7 fr. par mois. — Catalogue français vient de paraître. Prix : 12 francs. — Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 415.22.

???

Du *Neptune* sous ce titre : « Alphonse XIII n'assistera pas à la revue du 14 juillet » :

— Va-ê-ôs.a., PrB

Le général Primo de Rivera a ajouté : Quant à moi si mes occupations gouvernementales me le permettent j'aurai le plaisir d'assister à cette revue et de donner par ma présence à Paris ce jour-là une nouvelle preuve de mes sentiments de cordiale amitié envers le pays qui collabore avec le nôtre de façon si sincère, si étroite et si efficace.

De quoi il résulte qu'en espagnol « Va-ê-ôs.a., PrB », cela veut dire : « Alphonse XIII n'assistera pas à la revue du 14 juillet ». Quelle langue cocasse.

???

Chronologie.

De *l'Indépendance belge* (5 juillet) :

Bornons-nous à déclarer que l'intention ferme de l'« Indépendance belge » est et demeure de célébrer dans trois ans son centième anniversaire.

Le premier numéro de *l'Indépendant* — dont le titre fut modifié plus tard — parut le 6 février 1831...

???

Mme Yvonne Sarcey a publié chez Hachette un agréable volume pour les enfants : *Tout*.

En voici l'épigramme :

Tout est dans tout. — Victor Hugo.

Nous voulons bien, et avec une majuscule au second tout ce serait spirituel. Mais la formule est d'un « écrivain » plus obscur : Jean-Joseph Jacotot, l'ancien capitaine d'artillerie devenu l'original lecteur de la faculté de philosophie en l'Université de Louvain et l'auteur d'une méthode d'enseignement universel qui provoqua, vers 1820, le plus incroyable engouement.

???

PIANOS HERZ

Neufs, occasions, locations, réparations

47, boulevard Anspach, Bruxelles. T. : 417.10

???

L'Etoile belge (5 juillet) nous apporte cette « nouvelle » : En Amérique est décédé un directeur-acteur-auteur, James Hearnes, qui était une des plus curieuses personnalités du monde théâtral. Depuis vingt ans, il ne jouait que ses propres pièces, et avec un succès colossal. Son bagage littéraire se bornait d'ailleurs à deux ou trois œuvres qu'il promenait sans discontinuer dans toutes les villes. Très pauvre à ses débuts, il laisse une fortune évaluée à une quinzaine de millions.

Si les morts vont vite, les nécrologies vont plus lentement : il y a vingt-cinq ans que Hearnes est décédé ! ! !

???

Du *Thyrse* (6 juin) sous la signature de Ch. Conrardy : Ce poète (Valéry) obscur et rare qui n'avait publié que quelques poésies dans « La Couque » de Pierre Louys...

La couque de Dinant sera-t-elle détrônée ? ...

Si l'on parle toujours de Stendhal, on parle aussi de Montherlant dans les papiers littéraires...

Les papiers ? Quels papiers ?

Il n'est pas trop tard de signaler le discours, etc...

Nous aurions mieux admis trop tard pour... Mais enfin, tout a tellement changé depuis la guerre ! !

Petite correspondance

Théophraste. — La bière Urquell-Meller n'a rien d'un pagnol, mais elle n'est pas à dédaigner.

Lucien. — Non, c'est le bon journaliste F. Hecq, décédé il y a quelque quinze ans, qui avait pris pour pseudonyme : « Théophile de Bandore ».

Taki. — Le comble de la pudeur à l'escrime, c'est de se retourner pour bouillonner son fleuret.

Théo. — La prochaine conférence du Père Hénusse sera donnée à Liège, le 4 septembre, si nous sommes bien informés. Sujet : *Le petit chose*.

Trullemans. — Méhez-vous ; rappelez-vous le vieux proverbe bruxellois : « Quand l'œil du maître n'est pas là, les souris dansent dedans ».

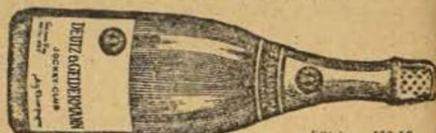
Eugène X. — Merci pour votre suggestion. Nous en tiendrons compte.

Lulu. — Le numéro de *P. P. ?* que vous nous aviez demandé vous a été envoyé gratis ; ne vous en faites pas, notre administrateur sait être large quand il sied. Mais nous vous suggérons d'envoyer le franc que vous nous destiniez au fonds de réserve pour l'amortissement de notre dette flottante ; votre nom sera cité dans le *Soir* et les principaux journaux belges.

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN

LALLIER & Co successeurs Ay. MARNE

GOLD LACK — JOCKEY CLUB



l'étiquette 532.10

Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleurgat.

Chemin de fer de Paris à Orléans

SAISON THERMALE 1926

A

Saint-Nectaire par Le Mont-Dore

Service automobile en correspondance au Mont-Dore avec les trains express de Paris-Quai d'Orsay

Service de nuit. — Jusqu'au 29 septembre. — Paris-Quai d'Orsay, dép. 22 h. — Le Mont-Dore, arr. 7 h. 36. — Saint-Nectaire, arr. 9 h. 30.

Voitures directes des trois classes. — Wagons-lits entre Paris-Quai d'Orsay et Le Mont-Dore.

Service de jour. — a) Jusqu'au 25 septembre. — Paris-Quai d'Orsay, dép. 8 h. 22. — Le Mont-Dore, arr. 18 h. 15. — Saint-Nectaire, arr. 20 h.

Voitures directes toutes classes. — Wagon-restaurant entre Paris-Quai d'Orsay et Montluçon. — Toutefois, du 1er juillet au 31 août, le train partant de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 22 ne comporte pas de voitures directes Ire et 2e classes Paris-Le Mont-Dore ni de wagon-restaurant. Ces voitures sont acheminées pendant cette période par le train rapide d'été indiqué en b) ci-après.

b) Du 1er juillet au 31 août (Rapide Ire et 2e classe seulement) Paris-Quai d'Orsay, dép. 9 h. 46. — Le Mont-Dore, arr. 18 h. 15. — Saint-Nectaire, arr. 20 h.

Voitures directes Ire et 2e classes. Wagon-restaurant entre Paris-Quai d'Orsay et Montluçon.

Billets directs et enregistrement direct des bagages de Paris-Quai d'Orsay pour Saint-Nectaire.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Commun des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe-Max, à Bruxelles.

Fabrique Nationale d'Armes de Guerre

Société Anonyme, à HERSTAL LEZ-LIEGE

VENTE PAR SOUSCRIPTION

DE

40,000 actions nouvelles de 500 francs chacune

La création a été décidée par l'assemblée générale extraordinaire des actionnaires du 5 juin 1926, qui a porté le capital de 40,000,000 de francs à 50,000,000 de francs.

Ces 40,000 actions nouvelles, du même type que les 40,000 titres existants, sont créées jouissance du 1er octobre 1926 et ne donneront donc droit qu'aux trois quarts du dividende éventuel de l'exercice 1926-1927.

La notice prescrite par l'article 36 des lois coordonnées sur les Sociétés Commerciales, a été publiée aux Annexes du « Journal Officiel de la Belgique » du 14/15 juin 1926, n. 7582.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

DRIT IRREDUCTIBLE:

1°) 50,000 de ces actions nouvelles sont réservées aux porteurs des 40,000 actions en circulation, qui pourront les souscrire à titre irréductible dans la proportion de CINQ titres nouveaux pour QUATRE anciens;

2°) Les 10,000 titres restants sont offerts aux porteurs des 40,000 obligations dites « participantes » émises en 1924, ceux-ci pourront les souscrire, à titre irréductible, à raison d'UNE action nouvelle pour QUATRE obligations.

Les porteurs des deux catégories de titres qui n'auront pas fait usage de leur droit ne pourront plus s'en prévaloir après le 15 juillet.

DRIT REDUCTIBLE:

Seuls, les actionnaires pourront produire, en outre, une souscription réductible, à valoir sur les actions nouvelles qui ne sont pas absorbées par l'exercice du droit de préférence irréductible accordé aux actionnaires et aux obligataires.

La répartition éventuelle des actions souscrites à titre réductible sera unique et se fera au prorata des actions anciennes possédées à l'appui de la souscription irréductible et pour autant que ce prorata donne droit à une action entière, sans défraction.

Pour cette répartition, chaque bulletin sera considéré comme représentant une souscription distincte et sera traité séparément. Le remboursement des sommes versées à l'appui des souscriptions réductibles qui n'auront pu être accueillies, se fera à la répartition, sans que les souscripteurs soient fondés à réclamer un intérêt sur ces versements.

Les souscripteurs s'engagent à accepter la répartition qui aura été arrêtée.

Il sera loisible aux souscripteurs de combiner les droits de souscription attachés aux actions et les droits afférents aux obligations étant entendu que les droits de souscription appartenant aux actions seront seuls pris en considération à l'appui des souscriptions réductibles, et qu'en aucun cas il ne sera délivré de fractions d'actions nouvelles.

Prix d'émission : 550 francs par titre

payables comme suit :

Fr. 150. — (20 p.c. plus les frais), à la souscription, tant pour les souscriptions réductibles que pour les souscriptions irréductibles;

Fr. 200. — le 4 octobre 1926;

Fr. 200. — le 6 décembre 1926.

A défaut de paiement des versements exigibles aux échéances ci-dessus fixées, les souscripteurs seront passibles d'un intérêt retard calculé au taux de neuf pour cent l'an; cet intérêt courra de plein droit et sans mise en demeure, du jour de l'exigibilité jusqu'au jour du paiement. Si le paiement en principal et intérêts n'a été opéré dans les trente jours qui suivent la date d'exigibilité, la souscription sera annulée de plein droit et les titres pourront être vendus à la Bourse de Bruxelles ou autrement, sans mise en demeure et aux risques et périls du retardataire. L'exercice de cette faculté n'enlève pas aux souscripteurs leur recours éventuel contre le souscripteur en retard.

LIBERATION ANTICIPÉE

Les souscripteurs ont la faculté de se libérer anticipativement à toute époque des 2^{me} et 3^{me} versements; les versements anticipatoires ainsi effectués seront productifs d'intérêt au taux annuel de 7 p. c. brut, jusqu'aux dates de leur exigibilité.

La souscription sera ouverte du 5 au 15 juillet 1926

aux heures d'ouverture des guichets

A BRUXELLES: A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE, 3, Montagne du Parc;

et dans ses Agences: en ville

3, boulevard Anspach;
63, boulevard Léopold II;
10, Grand'Place;
1, avenue Wiclémans Ceuppens;
10, avenue Clémenceau;
31, rue de Louvain.

et à VILVORDE:

Chez MM. NAGELMACKERS FILS & C^{ie}, place de Louvain, n° 12.

EN PROVINCE: à LIEGE: à la BANQUE GÉNÉRALE DE LIEGE ET DE HUY;

chez MM. NAGELMACKERS FILS & C^{ie};

à la BANQUE LIEGEOISE,

dans les Banques chargées du service d'Agence de la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE.

Les souscripteurs trouveront des bulletins de souscription aux guichets de ces Établissements.

L'admission des actions nouvelles à la Cote Officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée

TOUS VÊTEMENTS

pour la Pluie,

la Ville,

le Voyage,

les Sports.

*The
Destroyer's Raincoat
C.D.H.*

GABARDINE BREVETÉE UNIVERSELLE

Manteaux Cuir "Morskin et Superchrome" breveté.
Cuir tanné au chrome pur, lavable à l'eau,
garanti à l'usage, spécialité pour l'Auto.
Manteaux de Ville — dernières créations —
élégants, pratiques.

56-58, Chaussée d'Ixelles.

24 à 30, Passage du Nord.

Exportation : 229, Avenue Louise, 229.

Anvers - Charleroi - Gand - Namur - Ostende - Blankenberghe - La Panne etc.